

Universiteit Gent

Academiejaar 2009-2010



Catherine de Médicis

Tyran machiavélique ou Reine-mère pacifique.

Une comparaison de quatre mémoires.



Tine Simkens

Master Frans

tine.simkens@ugent.be

Promotor : Dr. A. Roose

Je tiens à remercier mon promoteur dr. Alexander Roose qui m'a permis de traiter un sujet historique auquel je me suis toujours intéressée. C'est grâce à ses précieux conseils que ce travail de fin d'études a vu le jour. Aux moments de doutes, ses suggestions m'ont mis sur la bonne voie. J'ai beaucoup apprécié ses remarques et ses corrections lors de la relecture. Je veux également remercier les bibliothécaires du département "Moderne Geschiedenis" et Arlette Wille du département français. Ils m'ont beaucoup aidé à retrouver mes sources.

Mille mercis!

TABLE DES MATIERES

1	INTRODUCTION.....	5
2	<i>DISCOURS MERVEILLEUX: LA MALVEILLANCE MACHIAVELIQUE D'UN TYRAN ITALIEN</i>	7
2.1	Présentation du texte.....	7
2.2	Portrait de Catherine de Médicis..... Fout! Bladwijzer niet gedefinieerd.	
2.2.1	Catherine de Médicis et son origine florentine	8
2.2.2	Catherine de Médicis, l'épouse d'Henri II	9
2.2.3	La Régence de Catherine de Médicis	9
2.2.4	Conclusion	15
3	BRANTÔME: LA SAGESSE D'UNE GRANDE COURTISANE ET D'UNE MERE AIMABLE	17
3.1	Présentation du texte.....	17
3.2	Portrait de Catherine de Médicis	18
3.2.1	Catherine issue de deux grandes familles.....	18
3.2.2	Catherine, l'épouse d'Henri II	19
3.2.3	Catherine, courtisane et génie politique	20
3.2.4	Brantôme ne cesse de réfuter les fausses rumeurs	22
3.2.5	L'éloge continue.....	24
3.2.6	Conclusion	25
4	MARGUERITE DE VALOIS: <i>MEMOIRES: L'OBSESSION DE LA RAISON D'ETAT D'UNE REINE-MERE</i>	27
4.1	Présentation du texte.....	27
4.2	Portrait de Catherine de Médicis	28
4.2.1	Livre Premier	28
4.2.2	Livre Deuxième.....	33
4.2.3	Livre Troisième.....	36
4.2.4	Conclusion	37
5	BLAISE DE MONLUC – <i>COMMENTAIRES: LA FORCE ET LES FAIBLESSES D'UNE REINE POLITIQUE</i>	39
5.1	Présentation du texte.....	39
5.2	Portrait de Catherine de Médicis.....	40
5.2.1	Les débuts à la cour – les trois premiers livres	40

5.2.2	Catherine la veuve, Monluc le traître – livre quatrième	41
5.2.3	Catherine et Monluc au sommet du pouvoir – livre cinquième.....	42
5.2.4	Catherine capricieuse, Monluc dévoué – livre sixième.....	45
5.2.5	Des suppléments aux <i>Commentaires</i>	49
5.2.6	Conclusion des <i>Commentaires</i>	50
6	COMPARAISON.....	52
6.1	L'étrangère.....	52
6.2	La reine – mère	54
6.3	Une catholique dévote ou une protestante dissimulée?.....	55
6.4	La reine, la “régente”, l'intrigante.....	57
6.5	La responsable de la Saint-Barthélemy?	59
6.6	Un parfait courtisan.....	61
7	CONCLUSION.....	63
8	BIBLIOGRAPHIE.....	66
8.1	Sources primaires:	66
8.2	Sources secondaires:.....	67

1 INTRODUCTION

Catherine de Médicis est née le 13 avril 1519 à Florence sous le nom de Caterina Maria Romola di Lorenzo de' Medici, et elle est décédée le 5 janvier 1589, à l'âge de soixante-neuf ans, à Blois. Elle est la fille de Laurent de Médicis et de Madeleine de la Tour d'Auvergne. Elle se retrouve orpheline quelques jours après sa naissance. La jeune Catherine passe son enfance en Italie jusqu'à ce que son oncle, le pape Clément VII, la marie avec Henri, duc d'Orléans. En France, Catherine sera successivement princesse, dauphine, reine et reine-mère. Après la mort accidentelle de son mari en 1559, Catherine joue un rôle politique important lors des règnes de ses fils, François II, Charles IX et Henri III. Ses méthodes parfois douteuses – certains l'accusent de manipulation, de dissimulation et d'empoisonnements – pour arriver à son but, font d'elle une des grandes figures controversées du seizième siècle: Catherine de Médicis est aimée et méprisée. Son nom est attaché aux guerres de religion de cette époque pour ses tentatives de conciliation entre les catholiques et les protestants mais également au massacre de la Saint-Barthélemy pour lequel elle est désignée comme une des responsables. Mais elle apparaît parfois sous des traits plus doux et plus agréables. Christine Pigne rappelle que dans une ode *A Monsieur le Dauphin* de 1555¹, Ronsard décrit Catherine de Médicis sous les traits d'une jeune fille qui, pour reposer son "cors lassé" de la chasse (v. 59), "s'endort au bruit de l'onde" (v. 64).² Par ailleurs dans un autre poème, Ronsard loue les vertus de Catherine de Médicis:

*Et ces histoires estranges,
Et redison les louanges
Du divin sang de Valois.
Oï donque, Roine, & t'amuse
A l'oracle de ma Muse,
Qui va chanter tes honneurs,
Et de tes enfans nos princes,
Et de combien de provinces,*

¹ (Lm VII, p. 41-55)

² Christine Pigne poursuit : "Le sommeil de la "Ninfe endormie" (v. 92) excite le désir de Jupiter : "Les soupirsqui repousoient / Du sein la jumelle pomme, / Et ses yeus qui languissoient / Dans la paresse du somme, / Les Amours qui eventoient / La sommeillante poitrine, / De plus en plus augmentoient / Les graces de Catherine. / Jupiter la veid des cieus / (Mais est-il rien qu'il ne voie ?) / Puis d'un soin ambicieus / Souhaita si douce proie" (v. 65-76)." Cf. Christine Pigne "LE SOMMEIL DANS LES ODES DE RONSARD", *Camenae*, 5, 200 8 ; http://www.paris-sorbonne.fr/fr/IMG/pdf/12_Pigne.pdf, consulté le 12 mai 2010.

*Le ciel les fera seigneurs.*³

Or l'image qu'on a généralement retenue de Catherine, mère des derniers Valois, est plutôt péjorative. Depuis les pamphlets protestants en passant par l'*Histoire de France* par Michelet et les romans d'Alexandre Dumas jusqu'au cinéma récent: une légende noire s'est imposée au sujet de cette reine-mère. Ainsi le *Catherine de Médicis: Le Tocsin de la révolution*⁴, le téléfilm de Yves-André Hubert de 1989 dans lequel l'actrice Alice Sapritch interprète le rôle de Catherine, la reine qui, après la mort de son mari, refuse le traditionnel deuil blanc des reines et s'enveloppe, jusqu'à sa propre mort, dans des habits noirs. Ou le téléfilm plus récent de Gérard Corbiau: *Saint-Germain ou la Négociation*⁵ dans lequel Marie-Christine Barrault joue une Catherine de Médicis sans son traditionnel accent italien. Cette image d'une femme cynique et manipulatrice est-elle fondée?

Dans ce dossier j'étudierai quatre mémoires composés par des contemporains de Catherine. Le premier texte est un pamphlet anonyme rédigé probablement par un protestant: le *Discours Merveilleux*. Le deuxième est un éloge écrit par un courtisan: le texte sur Catherine de Médicis dans le *Recueil des Dames* du seigneur de Brantôme. L'œuvre de la fille de Catherine de Médicis et d'Henri II - les *Mémoires* de Marguerite de Valois - est ma troisième source. Et la dernière est le discours détaillé de la vie d'un ancien combattant auquel Catherine a attribué, à la fin de sa vie, le titre de maréchal de France; il s'agit des *Commentaires* de Blaise de Monluc.

Je ne présenterai pas de véritable analyse linguistique de ces textes mais je tente de reproduire les images qui se dégagent de ces textes. Après l'analyse, je juxtaposerai ces images afin d'en saisir la singularité.

³ Pierre de Ronsard, *Œuvres Complètes*, tome VII, *les Odes de 1555, les continuations des Amours 1555-1556* (p41)

⁴ Pour ce téléfilm, le réalisateur s'est basé sur une biographie de Catherine: *Catherine de Médicis ou la Reine noire* de Jean Orioux.

⁵ Ce téléfilm de 2003 s'est basé sur le roman de Francis Walder.

2 DISCOURS MERVEILLEUX: LA MALVEILLANCE MACHIAVELIQUE D'UN TYRAN ITALIEN

2.1 Présentation du texte

Le *Discours Merveilleux* est une des nombreuses oeuvres écrites peu après la Saint Barthélemy et qui a suscité de nombreuses réactions jusqu'à nos jours. Il s'agit d'un petit texte dont l'importance se situe plutôt dans sa rhétorique et sa force politique et littéraire que dans sa portée théorique. La première version date de 1575. Les différentes éditions, "trois en français, une en anglais et deux en latin"⁶ témoignent du succès immédiat de ce pamphlet. L'auteur du pamphlet est resté anonyme. Diverses hypothèses ont été inventées autour de l'identité de l'auteur. "[C]e serait un texte de huguenot et, parmi les divers noms avancés, le "sentiment le plus commun", tient pour Henri Estienne." (DM, 31) Dans son édition, Nicole Cazauran a juxtaposé deux versions du *Discours Merveilleux*. La seconde version semble encore plus nettement être le travail d'un réformé. Or l'auteur se démarque de la réforme en désignant la religion des huguenots comme la religion des "autres", non catholiques. On ne pourra donc pas dire avec certitude s'il était huguenot ou catholique. Ce qui est cependant certain, c'est que le *Discours Merveilleux* est consacré à Catherine de Médicis seule. L'auteur engagé a rassemblé dans ce pamphlet subjectif tous les méfaits commis par la reine. Il commence par dessiner la famille puissante de Médicis et il finit par un appel à l'union des Français contre Catherine. Selon Benedetta Craveri, ce pamphlet anonyme "diffusa la légende [noire sur Catherine] dans toute l'Europe et contribua à enraciner dans l'imaginaire collectif la conviction que le pouvoir des femmes est la source de tous les maux"⁷. Or l'auteur même dit: "[J]e ne preten point (Dieu le sait) dire simplement mal d'elle, ains je tasche d'empescher qu'elle ne nous endommage point." (DM, 127) Il incite à plusieurs reprises le lecteur à réagir, il essaie de lui ouvrir les yeux pour les crimes de la reine. Stylistiquement il fait cela en utilisant un "nous" ironique par exemple qui "s'insinue pour révéler, sous les prétextes, les véritables motifs: "La cause donc n'en gist pas là, mais nous voulons exterminer tous les chefs de la noblesse ... ceux qui pourraient légitimement s'opposer à nos meschancetez" (DM, 26)." L'auteur assume la subjectivité de son pamphlet. Aussi écrit-il lorsqu'il évoque la Saint Barthélemy: "J'en ay horreur et chacun le sait. Disputer ici si les massacrez avoyent conjuré ou non, c'est chose superflue." (DM, 205) A son avis

⁶ A partir de maintenant, je fais référence à ce texte par ce sigle et la page (DM, p)

⁷ Benedetta Craveri, *Le pouvoir des femmes, Catherine de Médicis – Les raisons de la politique*, (p 50)

: “[t]outes les désolations que nous avons eues de nostre temps en France depuis la mort du roi Henri ne precedent d’ailleurs que du mauvais gouvernement conduite et conseil de la Roynemère du Roy.” (DM, 15) Or Catherine n’a pas toujours été vue comme une étrangère pernicieuse coupable de la ruine du royaume. Les dix premières années comme princesse de France, elle semblait aimée et populaire. Une image qu’on retrouve dans la poésie exaltée de Ronsard.

2.2 Portrait de Catherine de Médicis

2.2.1 Catherine de Médicis et son origine florentine⁸

L’auteur commence son pamphlet par le portrait de la famille de Médicis. Cette famille florentine qui maîtrise la “science de tromper” (DM, 131) d’origine modeste a réussi à s’élever en deux siècles sur l’échelle sociale usant principalement des artifices et corruption. Elle finit même par exercer une domination tyrannique sur Florence. L’étymologie du nom n’est pas difficile à deviner. Le premier descendant connu de la famille est un charbonnier qui a un fils, médecin. Ce fils devient célèbre grâce à son art et pour le montrer à la postérité, il prend le surnom “Médicis” (ce qui est le pluriel du mot médecin en italien).

L’auteur brosse un portrait foncièrement négatif des ascendants de Catherine. Un de ses oncles maudits est Léon X⁹ particulièrement hypocrite et trompeur - “il faut sembler homme de bien, et cependant ne valoir rien” (DM, 135) était sa devise – fut élu pape. L’auteur dit que selon certains Catherine lui ressemble “tant en traits de visage qu’en complexions”. (DM, 135) Le père de Catherine, Laurent de Médicis, est un homme qui n’hésite devant rien. Sur sa longue liste de méfaits figurent toutes sortes de vilénies, y compris l’adultère et l’inceste. Aussi n’est-il pas étonnant que Catherine copie tous les vices de ses aïeux.

À sa naissance, les astrologues consultés par les parents de Catherine, lui ont prédit un dessein terrible: “Tous jugerent d’un accord qu’elle seroit cause, si elle vivoit, de tres-grandes calamitez, et finalement de ruine totale à la maison et au lieu où elle seroit mariée.” (DM, 141) Malgré ces prédictions, ses parents décident de l’élever quand même mais craignant qu’elle provoquerait la ruine de leur ville, l’envoient vivre dans un couvent. Or plus tard,

⁸ Voir Robert Jean Knecht, *Catherine de Médicis, Pouvoir royal – amour maternel*, chapitre I: Fille de Florence p12 -29

⁹ Léon X ou Jean de Médicis, fut pape de 1513 à 1521.

Clément XIV, connaissant ces prédictions a arrangé le mariage de Catherine, sa nièce, cette fille qui “est venue de tres-bas lieu” (DM, 133) avec Henri, duc d’Orléans, fils cadet de François Ier, pour se venger de la France. Ce mariage a provoqué la ruine de la France, selon l’auteur du *Discours Merveilleux*.

2.2.2 Catherine de Médicis, l’épouse d’Henri II

L’auteur montre que le caractère vicieux, propre à cette race capable “de paillardises brutales, et sur tout, d’une tres-profonde dissimulation propre à effectuer toutes sortes de trahisons.” (DM, 133) de Catherine apparaît dès le début de son mariage. Il semble bien qu’elle ait empoisonné le frère aîné de son mari, le Dauphin François, afin de préparer la voie au trône à son mari. Une autre rumeur tenace est qu’elle ne pouvait pas avoir des enfants. Les dix premières années de leur mariage, Catherine et Henri sont restés en effet sans enfants. Or grâce à des “artifices” (DM, 147), Catherine accouche d’un premier fils, François, ce qui la met hors danger d’être renvoyée chez ses parents¹⁰.

Petit à petit, Catherine essaie de s’emparer du pouvoir. Pour réaliser son but, elle ne craint rien:

“elle tascha par tous moyens de se fourrer au gouvernement des affaires: et pour y parvenir, faisoit la cour à monsieur le Connestable, afin d’y mettre un pied par son moyen, puis après tout le corps par ses propres subtilitez.” (DM, 147)

Le roi même était apparamment le seul à saisir ses ruses: “Vous ne cognoissez pas bien le naturel de ma femme: c’est la plus grande brouillonne du monde: adjoustant qu’elles gasteroit tout, si on luy donnoit entrée au gouvernement.” (DM, 147)

Or l’auteur suggère que ces méchancetés sont encore rien comparées à celles qu’elle commet après la mort de son mari. Toute sa vie semble vouée au pouvoir.

2.2.3 La Régence de Catherine de Médicis

Le nouveau roi, François II, favorise les messieurs de Guise. Comme Catherine craint leur pouvoir, elle essaie de le briser. Or voyant que cela ne marche pas, elle change de stratégie et décide de se ranger avec eux. Son attitude envers les huguenots se modifie également.

¹⁰ Cette énigme se montre aussi dans le film “Marie-Antoinette” de Sofia Coppola. On y insiste sur le problème que pose un mariage non consommé et la fragilité politique de Marie-Antoinette avant qu’elle ait accouché d’un fils pour le roi.

Comme les Florentins qui, conformément aux principes de Machiavel, “se soucient peu de leur conscience: veulent sembler religieux et non pas l’être” (DM, 133) Un moment elle promet son aide aux protestants, un peu plus tard, elle montre publiquement son aversion pour cette nouvelle religion. L’auteur du *Discours Merveilleux* estime que: “Ce n’estoit pas qu’elle aimast plus une religion que l’autre, ou messieurs de Guise en general que les Princes du sang et naturels officiers de la Couronne: mais pour entrer au gouvernement de nostre royaume”. (DM, 153)

Au moment où François II meurt, son frère, Charles IX, est encore mineur. Catherine profite de cette situation pour s’accaparer du pouvoir. Craignant que le roi de Navarre, qui était prince du sang et majeur, saisisse le trône, Catherine montre sa sympathie envers les protestants. En même temps, elle apaise les catholiques disant qu’elle ne faisait cela que pour éviter la division du royaume. Bref, Catherine manipule les deux côtés dans le seul but de gouverner toute seule: “elle vouloit estre seule, et le throne du gouvernement estoit trop estroit pour son ambition.” (DM, 153) L’auteur suggère que Catherine savait manipuler de façon très subtile. Désirant détourner le roi de Navarre de ses revendications au trône, elle encourage la demoiselle du Rouet d’entretenir sa liaison amoureuse avec le roi. Cette tactique s’avère efficace et malgré la loi salique¹¹ la régence de la reine Catherine devient un fait officiel. Afin de renforcer sa position auprès des huguenots et de leur faire oublier leur grand chef, le roi de Navarre, Catherine leur octroie les libertés contenues dans l’édit de Janvier.¹² Son désir du pouvoir semble insatiable. La reine veut plus: “ce n’est point assez de gouverner. Elle ne veut point avoir de contreroolleurs.” (DM, 157) Catherine essaie alors petit à petit d’écarter les hommes importants de la cour. Cette attitude ne plaît pas du tout à ceux qui exerçaient un pouvoir considérable sous les rois d’autrefois. En outre, le roi de Navarre se rend compte de son erreur et veut revenir à la politique. Ces nobles écartés, indignés par la politique de Catherine, forment alors une alliance contre la reine et ses partisans, dont le Prince de Condé. Dès lors deux camps s’affrontent pour obtenir le gouvernement du royaume. L’auteur souligne que la reine change tout le temps d’approche et qu’elle ne se fie à personne. D’un moment à l’autre ses confidents peuvent être considérés par elle comme ses pires ennemis. Après la mort du roi de Navarre, elle redevient ouvertement catholique. Aussi tente-elle

¹¹À l’époque franque, les Francs Saliens, comme beaucoup d’autres peuples barbares, ont un code de procédure judiciaire et un code pénal, la loi salique, qui est pour l’essentiel un tableau des amendes compensatrices de crimes. Cette loi excluait les femmes de la succession tant qu’il restait des héritiers mâles et cette pratique fut étendue à la succession de la couronne de France. (Encyclopedia Universalis)

¹² Cet édit permet aux huguenots le libre exercice de leur religion.

d'empoisonner le Prince de Condé¹³ qui l'avait si fidèlement servie mais qui risque maintenant de faire des revendications politiques. "Vous l'avez veuë Huguenotte à l'envi du Roy de Navarre: maintenant vous la verrez Catholique en despit du Prince de Condé." (DM, 163) Or Catherine n'est toujours pas ravie. Désirant éliminer tous les hommes importants du royaume, elle "fit donner la sanglante bataille de Dreux¹⁴, en laquelle tout le royaume perdit infiniment, et elle seule gagna la victoire." (DM, 165) De Guise réussit à survivre. L'auteur explique alors les conspirations et coups bas de Catherine. Selon lui, Catherine donne clandestinement l'ordre à Poltrot de faire tuer de Guise. Comme les catholiques étaient fort indignés après cet assassinat, elle les rassure en faisant écarteler Poltrot. Entre-temps l'Amiral s'est fait maître de la Normandie et le Prince de Condé a été délivré. Comme la situation du royaume devient précaire pour la reine, Catherine décide de faire la paix. Elle permet ainsi aux huguenots d'exercer de nouveau leur religion.

Suite aux pressions de Catherine, le prince Charles est déclaré majeur "afin que par ce moyen elle peust gouverner seule au nom du Roy, auquel elle feroit dire et faire tout ce que bon luy sembleroit" (DM, 169) En outre, elle commence à diminuer l'autorité des conseillers du roi. Catherine de Médicis n'est donc pas seulement impitoyable envers ses adversaires politiques mais elle réussit également à manipuler ses enfants dans les luttes du pouvoir. Dans le but de contrôler son fils, le roi Charles IX, le mieux possible, elle lui enlève ses précepteurs et essaie de le distraire des affaires du royaume avec toutes sortes de divertissements insignifiants: "elle luy avoit laissé quitter ses précepteurs pour jouer à la toupie, et faire jouter les coqs l'un contre l'autre: et quand il est déclaré majeur, elle tasche de corrompre son propre fils, et effacer tout son bon naturel." (DM, 171) La reine est à ce moment-là, la seule à dominer le roi et son royaume. Malgré la paix, la situation en France n'est pas stable du tout: le Prince de Condé se sent offensé parce que Catherine l'a discrédité auprès de ses adhérents. Le Connétable n'aime pas le fait d'être relégué au second plan et les Français grognent à cause des impôts. Catherine découvre que c'est précisément à cause de la paix qu'il y a tant d'opposition: comme il n'y a pas de guerres qui mobilisent toutes les énergies, les partis risquent de se regrouper contre la reine et de revendiquer leur participation dans le gouvernement. La reine organise alors pour le roi, le voyage de Bayonne, un voyage qui a pour but de "nettoyer la France des huguenots" (DM, 173)¹⁵. Catherine négocie même avec le

¹³ Après la mort du roi de Navarre, le Prince de Condé était le plus proche du sang.

¹⁴ 19/12/1562: la première bataille rangée des guerres de religion.

¹⁵ Voir Pierre Champion, *Catherine de Médicis présente à Charles IX son royaume (1564-1566)*, Editions Bernard Grasset, Paris, 1937, p 489

duc d'Albe¹⁶ qui l'aide dans cette démarche. Le prince de Condé, voyant les préparatifs que la reine entame pour le faire exécuter, décide de recourir aux armes. Ainsi déclenchent les secondes guerres civiles du royaume. Durant le combat, le Connétable est blessé à mort. Avant de mourir, il convainc Catherine à rétablir la paix. L'auteur du *Discours Merveilleux* présente ces faits sous un angle particulièrement négatif: Contente de voir un des hommes les plus importants du royaume éliminé, la reine "tascha de rendre sa memoire odieuse au peuple de Paris". (DM, 179) Toutefois elle fait réinstaurer la paix par le roi. Or même cette paix est "tactique". Grâce à elle, le prince de Condé peut renvoyer son armée ce qui signifie la fin du danger croissant des huguenots.

L'ambition de Catherine est sans limites: "[E]lle envoie des Italiens pour empoisonner l'armée du Prince de Condé" (DM, 183) et corrompt des serviteurs pour qu'ils empoisonnent ou assassinent leurs maîtres. Quant au duc de Guise qui lui semble dangereux, Catherine ne recourt pas à des assassins engagés ou à des empoisonnements, comme elle a fait pour son père, mais elle se sert de ses propres garçons, veillant à l'honneur de leur soeur. Catherine fait croire à ses deux fils que le duc de Guise désire leur soeur Marguerite. Aussi les deux frères décident-ils de tuer le jeune duc. Or l'attentat échoue.

Désirant maintenir la paix, Catherine arrange deux mariages: l'un entre le roi Charles IX et la fille de l'empereur du Saint Empire, et l'autre entre Marguerite de Valois et le nouveau chef des protestants: le prince de Navarre. La reine-mère et le roi feignent être extrêmement ravis de ce dernier mariage qui permettrait de réconcilier les catholiques et les huguenots. Or quelques jours après la célébration des noces, la volonté de réconciliation est définitivement enterrée lors du massacre de la Saint Barthélemy¹⁷.

Selon l'auteur du *Discours Merveilleux*, Catherine est responsable du massacre. Après avoir fait semblant de condamner les acteurs de l'attentat contre Coligny, "elle le fait massacrer cruellement avec tous ceux que lon peut attraper, desquels y avoit un rolle dressé, à fin de les despescher tous." (DM, 203) Ce mouvement se répand – "Les coquins et garnemens de la

¹⁶ Appartenant à une illustre famille castillane, Fernando Álvarez de Toledo, duc d'Albe, se signale de bonne heure dans les expéditions de Charles Quint sur les champs de bataille d'Europe et d'Afrique. Il eut grande renommée en tant que chef militaire et champion de la lutte contre l'hérésie protestante. Avant de se rendre tristement célèbre par sa cruauté à l'égard des réformés des Pays-Bas, il exerce ses talents de diplomate et de stratège en Italie, au début du règne de Philippe II. (Encyclopedie Universalis)

¹⁷ Voir Henri Crouzet, *La Nuit de la Saint-Barthélemy*, Fayard, 1994 : "Rien n'est sûr quant aux intentions politiques de Charles IX et de sa mère Catherine de Médicis avant le massacre, quant à l'attitude de la maison de Guise, aux circonstances de l'attentat du 22 août contre l'amiral de Coligny et surtout à l'intrigue des heures qui suivirent; rien n'est sûr non plus quant à la causalité et à la programmation de l'"exécution" du chef protestant, de ses lieutenants et des huguenots présents dans Paris, quant à l'organisation de l'activisme catholique parisien, quant à la position de la royauté au cours de ce temps de violence." (p 10)

ville esmeus de l'exemple et par la voix de ceux qui crioyent que les Huguenots avoyent voulu tuer le Roy, et de l'esperance du pillage, massacrent tout ce qu'ils rencontrent, sans respect de sexe, aage ni qualité.”(DM, 205) – et la reine incite les gouverneurs de poursuivre l'élimination des huguenots dans d'autres villes. Si l'auteur refuse de se prononcer sur la responsabilité précise de chacun, il se plait à souligner le rôle funeste de Catherine: Elle répand les rumeurs sur les huguenots conspirationistes, elle fait écrire par le roi des lettres aux pays voisins dans lesquelles il souligne son désarroi, et que sa mère et lui étaient fort désolés “de ce qui est avvenu à l'Amiral et aux siens, contre la volonté du Roy et d'elle” (DM, 207). De plus, ils imputent l'incident aux messieurs de Guise qui “pour venger leurs vieilles querelles, avoyent force les gardes que le Roy luy avoit baillez pour sa seureté, tellement qu'on n'y avoit peu donner ordre.” (DM, 207) Ce coup ne sert pas seulement à disculper la reine auprès des habitants de France et des pays voisins mais lui fournit également l'alibi par excellence pour chasser ces hommes puissants de la cour. Selon l'auteur, Catherine a appris ce genre de ruses “de son Machiavel” (DM, 213). Afin de rendre cette “vengeance” (DM, 207) des de Guise encore plus crédible, Catherine “fait faire un procès publique à un septuagénaire Briquemaut” (DM, 215). Elle parvient à imposer un arrangement aux de Guise: s'ils confessent, ils auront la vie.

Par ailleurs pour ce qui est de la politique extérieure, Catherine mobilise, selon l'auteur du *Discours Merveilleux*, les mêmes artifices, les mêmes subterfuges. Elle tente de faire assassiner le prince d'Orange, elle trahit ses alliés, fait tuer des Français: “Est-ce pas là tromper et trahir de tous costez, sans aucune crainte d'infamie?” (DM, 217)

L'auteur souligne encore une fois le caractère pervers de la reine peignant le moment où Catherine va regarder le corps mutilé de l'Amiral y menant sa fille, ses fils et son gendre “pour les accoustumer à toute cruauté: car elle en a fait tel ordinaire, qu'il n'y a si cruel spectacle qui ne luy donne singulier plaisir, et où elle ne veuille se trouver.” (DM, 205)

Ayant éliminé la noblesse huguenotte, Catherine vise maintenant les catholiques qui n'avaient jamais approuvé sa façon de gouverner et de traiter les huguenots. “Catholiques et Huguenots ont adoré ceste femme, les uns à l'envi des autres. Elle a defait les uns, maintenant elle en veut aux autres.” (DM, 227)

Entre-temps la santé du roi Charles IX se dégrade. La reine fait venir ses devins qui lui annoncent la mort prochaine du roi. Il faut donc préparer la succession. Or le prince Henri qui devait succéder à son frère, était roi de Pologne et ses obligations envers les Polonais le retinrent en ce pays. Le fils cadet de Catherine de Médicis et Henri II, le duc d'Anjou, aurait dû être dès lors le successeur. Mais cela ne fut pas conforme aux désirs de la reine. C'est que

Catherine avait déjà perçu que “Monsieur le Duc son fils condamnait les trahisons et cruautéz” et elle “haissoit ce naturel généreux, ouvert, vrayement François, et incompatible avec le sien, qui ne prend plaisir qu’à ruine et desolation.” (DM, 231) Bref, la reine craint ne pas pouvoir contrôler ce fils. Aussi commence-t-elle à monter les catholiques contre le duc d’Anjou. Au moment où les huguenots reprennent les armes, Catherine répand le bruit que le duc d’Anjou les soutient. Ceci lui permet de faire emprisonner son propre fils au bois de Vincennes avec le roi de Navarre. Selon la reine, son fils, le duc d’Anjou, voulait venger la nuit de Saint Barthélémy en brûlant Paris. L’auteur du *Discours Merveilleux* condamne sévèrement ces odieuses machinations. Il indique qu’il est ridicule de croire ces imputations parce que les conseillers du duc d’Anjou, étaient tous de dévots catholiques qui ont toujours combattu les huguenots.

Le caractère manipulateur de Catherine se montre encore une fois nettement au procès de Coconas et de La Mole. C’est par ses ruses et manipulations que la reine réussit à faire condamner ces deux hommes. “Il n’y avoit pas un conseiller qui en les condamnant ne dist en son coeur, je cognoy bien le mal que je vay faire. Mais la Cour estoit contrainte de se ployer sous la tyrannie.” (DM, 241)

Tenir prisonnier son fils cadet jusqu’à l’arrivée du roi de Pologne ne suffit pas encore pour Catherine. Craignant que les principaux magistrats du royaume s’y opposent, elle fait emprisonner les trois maréchaux de France et utilise comme justification le motif de la conspiration contre la personne du roi.

En mai 1574 le roi Charles IX meurt et Catherine se retire dans le Louvre. Ignorant la loi salique et toutes les autres constitutions, elle se proclame régente du royaume à l’insu du roi de Pologne, le successeur légitime.

L’auteur montre maintenant ouvertement son aversion pour la reine et ses ruses. Il voit d’un mauvais oeil cette régence et il insiste une nouvelle fois sur le fait que Catherine est d’origine italienne. “N’attendons donc autre chose d’elle que mal sur mal, et ruine sur ruine.” (DM, 261) Le règne du roi de Pologne ne sera pas mieux car Catherine est assez rusée pour le manipuler. Selon l’auteur “jamais femme n’a gouverné nostre royaume qu’elle n’y ait apporté tout malheur.” (DM, 261) Afin d’illustrer les inconvénients de la régence d’une femme et les choses auxquelles les Français peuvent s’attendre, il compare Catherine à Brunehaut¹⁸. Les deux sont d’origine étrangère, sans aucune affection pour le royaume: “[C]omme ainsi soit

¹⁸ Brunehaut était une princesse wisigothe qui est devenue reine des Francs. Elle a régné sur au moins un royaume mérovingien pendant 33 ans. Selon des légendes elle était belle et sage mais en même temps très cruelle.

que Brunehaut au jugement de tous, semble avoir emporté le pris de meschanceté entre toutes ... nostre regente n'ait eu autre but toute sa vie que de surpasser Brunehaut en toutes meschancetez". (DM, 263)

L'auteur finit par exprimer son désir de voir régner le roi légitime et il incite les Français à s'unir dans le combat contre la reine.

2.2.4 Conclusion

En somme, Catherine de Médicis ne vit que pour une chose: le pouvoir. Et elle est prête à faire tout pour obtenir le gouvernement du royaume: elle change plusieurs fois de religion – elle s'appuie ou soutient les uns contre les autres, protège les protestants contre les catholiques et vice versa -. Elle fait massacrer les protestants lors de la Saint Barthélemy et elle fait éliminer les chefs catholiques qui s'opposent à son désir de pouvoir: "C'est seulement un desir de vengeance qui la tient, une jalousie contre tous, un desir de regner seule et sans controlleurs la possede, une haine de tous les grans: et de mesmes moyens la verrez vous se servir ci après contre les meilleurs Catholiques de ce royaume." (DM, 185) Elle est même la cause des guerres de religion. Bref, Catherine abuse de la confiance de ses alliés et utilise la religion comme prétexte. Non seulement elle utilise la religion à ses propres desseins, mais elle corrompt également ses propres enfants. Elle ne supporte ses enfants que dans la mesure où elle les voit "ployer sous le joug de ses desirs." (DM, 275) Craignant ne pas pouvoir manipuler son fils cadet, le duc d'Anjou, elle l'emprisonne.

Des milliers de personnes ont été éliminés lors du gouvernement de Catherine. Elle a recours à des assassins et son arme favorite semble bien l'empoisonnement:

"Les hommes dont la conscience n'a esté du tout amortize ont tousjours abhorré les trahisons: mais en toutes les especes de trahison, ils ont estimé l'empoisonnement tant abominable qu'ils ne s'en sont voulu servir qu'à l'endroit de leurs plus grans ennemis, encor bien peu souvent. Mais ce n'est que jeu à Catherine de Médicis." (DM, 183)

Catherine donne une très mauvaise image de la France envers les pays voisins: "ceste femme a fait d'exposer à execrations entre toutes nations voisines, la foy royale, et de faire tenir tous les plus notables personnages de ce royaume pour perjures et infames". (DM, 189) Le pire est sans doute que Catherine nie toujours ses méfaits. Elle rejette la faute sur les autres: afin de justifier l'exécution d'un haut seigneur, elle fait courir des rumeurs de conspiration: "Si vous demandez qu'ont fait ces pauvres seigneurs pour estre traittez de telle façon: on vous

respondra qu'ils ont conspire contre les majestez, entrepris contre la personne mesme du Roy." (DM, 245)

Si l'auteur brosse de cette reine "corrompue et travaillée de toute meschanceté" (DM, 129), déloyale (DM, 183), hypocrite (DM, 225), italienne et lectrice fidèle de Machiavel (DM, 213) un portrait particulièrement pernicieux, il épargne ses enfants qui ne sont pas à blâmer pour les erreurs qu'ils commettent lors qu'ils sont manipulés par leur mère.

3 BRANTÔME: LA SAGESSE D'UNE GRANDE COURTISANE ET D'UNE MERE AIMABLE

3.1 Présentation du texte

Pierre de Bourdeille, abbé commendataire de Brantôme, est né le 14 avril 1535 à Bourdeilles et il est décédé le 15 juillet 1614 dans son château de Richemont. Il était “gentilhomme ordinayre de la chambre de noz deux derniers Roys Charles IX et Henri III, et chambellan de Monsieur d’Alençon”¹⁹ (DLF, 183-184). Il a participé aux guerres civiles et il a servi le roi d’Espagne, Philippe II, pendant une expédition sur la côte marocaine – lors de cette période il développe son hispanophilie -. De plus, il assiste au mariage de Charles IX et d’Elisabeth d’Autriche, il accompagne souvent Catherine de Médicis pendant ses voyages et il voue une fidèle admiration à Marguerite de Valois qui lui adressa ses *Mémoires*. Bref, Brantôme menait une vie de soldat et de courtisan. En 1582, déçu en Henri III²⁰, il “se détacha ouvertement du roi ne fréquentant plus que la Chambre de la reine.” (DLF, 185) Il est l’auteur de plusieurs oeuvres, dont *Dames Galantes*,²¹ toutes publiées après sa mort. Brantôme fut d’abord poète, puis mémorialiste. Mais il est avant tout un conteur:

“Cette vocation de conteur n’empêche pas Brantôme d’être un remarquable peintre des moeurs de son temps, sans en être aussi souvent qu’il l’affirme un témoin direct et sans pouvoir prétendre à la totale objectivité, dans la mesure où il n’hésite pas à donner son point de vue personnel, à formuler des critiques ou marquer son attachement à certaines valeurs, telles que la gloire militaire.” (DLF, 186)

Brantôme commence son récit sur Catherine dans le *Recueil des Dames*²² en s’étonnant du silence des nombreux grands auteurs français sur Catherine de Médicis. Cela dit Brantôme reconnaît qu’il y a une exception: “Il y en a eu un pourtant qui s’en est voulu mesler d’en escrire; et de faict en feist un petit livre qu’il intitula la *Vie de Catherine*²³; mais c’est un imposteur et non digne d’estre creu, puisqu’il est plus plain de menteries que de vérité” (BD,

¹⁹ Pour les informations biographiques de Brantôme, j’ai consulté le *Dictionnaire des Lettres françaises – le XVIe siècle*, Fayard, Paris, 2001, p 1217. Je fais référence à ce dictionnaire par ce sigle et la page (DLF, p)

²⁰ Il fut “oublié par Henri III lors de l’institution de l’ordre du Saint-Esprit et écarté de la charge de sénéchal de Périgord à la mort de son frère.” (DLF, 185)

²¹ “[T]outes les héroïnes figurant dans le premier volume des *Dames*, possèdent en commun des traits caractéristiques qui permettent au mémorialiste de les exalter comme “des dames illustres”, l’orgueil même étant chez elles une qualité motivée par la conviction de posséder l’héritage mythique de puissance et de gloire accumulé au cours des siècles par leurs ancêtres.” (DLF, 186-187)

²² *Oeuvres complètes de Pierre de Bourdeille seigneur de Brantôme*, tome VII, *Des Dames*, Société de l’Histoire de France: Publications, Paris, 1873 p 332-402. Je fais référence à ce texte par ce sigle et la page (BD, p)

Sous le titre *Recueil des Dames*, Brantôme a désigné les deux ouvrages intitulés par les éditeurs anciens et modernes: *Vie des Dames illustres* et *Dames galantes*. (BD, 307)

²³ Le titre entier est: *Discours merueilleux de la vie, actions et déportemens de la reine Catherine de Médicis*

333). Le texte que Brantôme consacre à Catherine, est en grande partie une réfutation contre ce *Discours Merveilleux*: Brantôme fait feu de réfuter un par un les mensonges de ce détracteur et d’ “exalter et louer [Catherine] comme elle le mérite.” (BD, 333) Brantôme écrit ce texte quelques années après la mort de la reine-mère en 1589. Il s’agit d’un discours démonstratif ou – selon la dénomination grecque – épideictique: Brantôme a de multiples fois recours aux hyperboles – par exemple “Ceste reyne donc est extraicte de la race de Médicis, l’une des nobles et illustres maisons, non seulement de l’Italie, mais de la chrestienté, quoi qu’on en die.” (BD, 333) – pour exalter la beauté, l’esprit “très-grand et très-admirable” (BD, 347) et la sagesse de Catherine. Le texte entier paraît un éloge. Mais un éloge “réaliste” car Brantôme insiste sur l’authenticité de son récit: il a vu, il a vécu, il n’ignore rien de ce qui se passe: “je le sçay pour estre alors à la court” (BD, 358). Or selon Eliane Viennot il ne faut pas tout simplement accepter cette prétendue authenticité: “[I]l se peut que sa mémoire ait été déficiente ou qu’il ait été trompé par la lecture d’ouvrages de seconde main. Certes, il faut se méfier des formules de Brantôme: “j’ay ouy conter...j’ay ouy parler”, etc., car souvent il gasconne.” (DLF, 187)

3.2 Portrait de Catherine de Médicis

3.2.1 Catherine issue de deux grandes familles

Brantôme commence son éloge, par un récit sur l’origine de Catherine. La reine-mère est issue de deux familles importantes. Sa mère appartient à “l’une des plus nobles maisons de France, vraye françoise de race, de coeur et affection, de ceste grande maison de Boulogne et conté d’Auvergne” (BD, 334) et son père est membre de la famille florentine de Médicis, “l’une des nobles et illustres maisons de la chrestienté” (BD, 333). Selon Brantôme, la famille de Médicis est déjà depuis longtemps liée à la couronne de France “dont encores en porte les fleurs de lys que le roy Louis XIe donna a ceste maison en signe d’alliance et confederation perpétuelle.” (BD, 334) Brantôme cite les avis de l’archevêque de Bourges sur l’étymologie de ces deux familles: Felsinus était soldat dans l’armée de Brennus, un capitaine gaulois. Comme il n’était pas d’accord avec l’approche de son capitaine, il a quitté l’armée ensemble avec Bono²⁴. Traversant l’Asie, les deux soldats sont arrivés à “la terre des Mèdes” (BD, 334)

²⁴ Selon l’archevêque de Bourges, Bono est le fondateur de Boulogne, la ville natale de la mère de Catherine.

où ils ont remporté de nombreuses victoires. Peu après, ils ont continué leur voyage vers la France. Or ils se sont tous les deux arrêtés sur la route. Bono a commencé à bâtir la ville de Boulogne et Felsinus a fondé Florence. Grâce à ses succès dans le pays des Mèdes, Felsinus est appelé *Medicus*, un nom qui a été transmis aux descendants. Brantôme avoue ignorer la source de l'archevêque et dit ne pas être sûr de la véracité de cette histoire. Par ailleurs, l'archevêque de Bourges mentionne également un certain Everard de Médicis qui figure dans les chroniques comme un des hommes qui ont soutenus Charlemagne dans sa lutte contre le roi des Lombards. En guise de récompense pour son aide, il “fut confirmé et investy en ladite seigneurie de Florence.” (BD, 335) Brantôme énumère également les autres illustres ancêtres de Catherine: Anemond de Médicis qui est mort pendant le voyage à la Terre Sainte avec Godefroi de Bouillon, ainsi que Cosme de Médicis, “nul de son temps ne l'a surpassé ny en force ny en valeur ny en richesse” (BD, 336), Laurent de Médicis, le père de Catherine, “surnommé le Grand pour ses actes vertueux” (BD, 336) et “ces deux grands et honorables papes Léon et Clément” (BD, 336). Visiblement par cette énumération des célébrités issues de la famille de Médicis, Brantôme essaie de réfuter le reproche que Catherine vient “de bas lieu” (BD, 338): “C'est bien contre les malheureux détracteurs, qui ont dict que ceste reyne estoit une Florantine et de bas lieu: on peut voir le contraire.” (BD, 338)

3.2.2 Catherine, l'épouse d'Henri II

La dot immense – comportant des terres, une grande somme d'argent et des bijoux- de la Florentine prouve la richesse de la famille de Médicis. On ne s'étonne guère que le roi François I aurait été favorable à ce mariage: “[C]este reyne estoit vray signe de clarté, sérénité et tranquillité de paix.” (BD, 339) Or tout le monde n'est pas ravi avec ce mariage entre Catherine de Médicis et Henri, duc d'Orléans. Malgré la trêve, l'empereur du Saint Empire est resté fort intéressé aux terres de la France. Brantôme suggère que l'empereur avait dit que “s'il ne fust esté marié avec l'impératrice, qu'il eust prins l'alliance dudict pape, et eust espousé sa niepce”²⁵ (BD, 340). Grâce à cette alliance entre la papauté et la couronne française, la France se voit maintenant “appuyé d'un si grand party” (BD, 340). En outre, le pape avait promis les villes de Milan, de Naples et de Gênes au roi François I et Catherine avait reçu de lui “trois perles d'inextimable valeur” (BD, 340).

²⁵ Comme les parents de Catherine étaient morts quand elle était encore très jeune, c'est son oncle, le pape Clément VII, qui la fait marier.

Ayant été “mariée à l’âge de 14 ans” (BD, 341), Catherine et son mari Henri, restent les dix premières années de leur mariage sans enfants. Comme il était très important d’avoir des descendants; certains courtisans voulaient renvoyer Catherine chez elle. Or ni son beau-père François I, ni son mari Henri “voulurent consentir, tant ils l’aymoient” (BD, 341). De plus, Brantôme signale que c’est “selon le naturel des femmes de la race de Médicis qui sont tardives à concevoir” (BD, 341). Heureusement Catherine accouche d’un premier fils François.

3.2.3 Catherine, courtisane et génie politique

Pour Brantôme:

“Elle estoit de fort belle et riche taille, de grande majesté, de belle apparence, bonne grâce, le visage beau et agréable, la gorge très-belle et blanche et pleine, fort blanche aussi par le corps, et la charnure belle, et son cuir net,...et ung enbonpoinct très-riche, la jambe et la grève très-belle,...la plus belle main qui fut jamais veue...l’a tousjours gardée et maintenue telle jusques à sa mort.” (BD, 342)²⁶

Non seulement elle était belle mais elle savait encore accroître cette beauté en s’habillant de façon distinguée. De plus, Catherine “aymoit et s’adonnoit à tous honnestes exercices; et n’y avoit pas un, au moins digne d’elle et de son sexe, qu’elle ne voulust sçavoir et pratiquer.” (BD, 347) La danse et la chasse étaient ses passe-temps préférés. Catherine était une cavalière exceptionnelle. “[D]ès longtemps ne fut reyne ni princesse mieux à cheval, ny s’y tenant de meilleure grâce; ne sentant pour cela sa dame hommasse en forme et façon d’amazonne bizarre, mais sa gente princesse, belle, bien agréable et douce.” (BD, 366) Le roi François I aussi aimait la chasse et Catherine a obtenu de lui la permission de le suivre lors de ses parties de chasse “pour veoir les actions du roy, et en tirer les secrets, et escouter et sçavoir toutes choses”. (BD, 345)

Brantôme peint Catherine comme une épouse très dévouée et digne. En somme, Catherine répond à toutes les qualités du parfait courtisan imaginé par Castiglione.²⁷ Brantôme raconte

²⁶ Voir Lucien Romier, *Le Royaume de Catherine de Médicis*: “De taille presque haute, alourdie de bonne heure par la maternité, le port robuste, la tête et le front larges avec des cheveux châtain ondulés sur les tempes, le visage charnu, les yeux clairs, de couleur indécise, bien ouverts, le nez gros et busqué, la lèvre sensuelle, le menton court et empâté, la gorge puissante, les épaules solides, le tempérament sanguine ... elle eût paru un peu épaisse ou trop virile sans l’attrait de sa physiologie, la séduction de son accueil, l’art de sa conversation tour à tour câline, pondérée et hardie.” (p4)

²⁷ Voir Baldassar Castiglione, *Le livre du Courtisan*, présenté et traduit de l’italien d’après la version de Gabriel Chappuis (1580) par Alain Pons, Paris, Éditions Flammarion, 1991, p 405

qu'Henri II avait tellement confiance en sa femme qu'il la nomme régente²⁸ de tout le royaume lors de son voyage en Allemagne. Catherine n'avait pas abusé de cette confiance. Elle avait au contraire très bien géré les affaires de la France. Lorsque le roi Henri II est gravement blessé²⁹, Catherine fait de son mieux afin de trouver quelque remède pour guérir son mari. Ses efforts sont néanmoins en vain car Henri II meurt. Brantôme décrit la profonde douleur de Catherine à la mort de son mari: "[E]lle en fist de telles lamentations, en jetta de telles larmes, que jamais elle ne les a taries...et faisoit bien paroistre par ses larmes qu'elle ne le pouvoit oublier, et qu'elle l'aymoit tousjours." (BD, 349) Catherine affiche sa douleur et ce n'est que grâce à l'aide de Dieu et grâce à son dévouement envers ses enfants et la France qu'elle réussit à survivre à cette tragédie. Brantôme ne peint Catherine donc non seulement comme une épouse fidèle mais également comme une bonne mère et régente compétente et sage. Catherine "entreprist, sauva, et garantist et préserva sesdits enfans et leur règne...avec telle prudence et industrie que tout le monde la trouva admirable." (BD, 351)

Après la mort de François II, son frère Charles qui devait prendre sa succession est encore mineur et Catherine acquiert la régence du royaume. Cette régence est légitimée par "l'ordonnance des estatz d'Orléans". (BD, 351) Catherine réussit également à s'opposer au roi de Navarre, prince du sang, qui revendiquait le trône: Catherine "sceut entretenir son grade et auctorité si impérieusement, que nul n'y osoit contredire" (BD, 352). Quelques mois plus tard, le roi de Navarre décide de quitter la cour: il était tenu à l'écart du gouvernement et il était également indigné de ne pas pouvoir garder les "clefz du logis du roy" (BD, 352) ce qui était la tâche de monsieur de Guise. Il voulait emmener "avecq luy tous les princes du sang qu'il avoit gaignez avec M. le connestable et ses enfans et nepveux." (BD, 352) Catherine fit tout pour l'empêcher. Comme elle ne réussit pas à convaincre le roi de Navarre de rester, elle s'adressa au connétable. Elle souligne qu'il est "le principal, premier et plus vieux officier de la couronne" et qu' "il eust à demeurer près du roy". (BD, 353) Le connétable qui était "sage, advisé et fort zélé à son maistre" (BD, 353), décide de ne pas abandonner ses fonctions à la cour. Le roi de Navarre décide alors, lui aussi, de rester. Brantôme souligne combien les démarches diplomatiques de la reine, ont été favorables à l'atmosphère à la cour. De plus, il réfute la rumeur que cette politique fut inspirée par le cardinal de Tournon. C'est simple, il était à la cour à ce moment-là: "Je le sçay, j'y estois" (BD, 354).

²⁸ Voir Lucien Romier, *Le Royaume de Catherine de Médicis*: "Dès 1552, Henri II lui confiait la régence du royaume pendant la campagne des Trois-Évêchés: le Roi ne s'en repent pas, puisqu'il lui renouvela cette confiance au cours des campagnes suivantes." (p11)

²⁹ Lors d'un tournoi pour célébrer la réconciliation entre l'Espagne et la France.

Brantôme continue à souligner le génie de Catherine. Fin décembre 1586, la reine-mère souhaite “mettre le royaume en paix” (BD, 354) en faisant publier une trêve. Or le roi de Navarre et le prince de Condé refusaient la trêve et exigeaient “que ladictre trefve fust descriée” (BD, 355). Du coup le conseil de Catherine lui montre la quasi impossibilité de la trêve. Or la reine-mère y parvint grâce à ses stratégies militaires: “Et bien! voilà comment ceste reyne sceut donner et apprendre la leçon à ceux de son conseil.” (BD, 356)

3.2.4 Brantôme ne cesse de réfuter les fausses rumeurs

Quant aux fausses rumeurs qui circulent sur le compte de la reine, Brantôme les réfute toutes de façon systématique. Non, elle n’était pas la cause de la première guerre civile. Brantôme révèle que le Triumvirat et surtout le roi de Navarre qui s’était converti au catholicisme est responsable du premier fait d’armes. La reine craint la conversion du roi de Navarre et de plus elle est au courant des “parlemens et collocations” (BD, 356) secrets. Un jour, la reine réussit à écouter leurs discours. Ainsi elle apprend que “le mareschal de Saint-André opina qu’il falloit jeter la royne avecq un sac dans l’eau” (BD, 357). Or monsieur de Guise défend la reine et “s’y opposa du tout: de quoy ladite reyne l’a aimé tousjours”. (BD, 357) La reine n’est toutefois pas rassurée et craint encore les autres membres du Triumvirat. “Ce fut doncq à elle à adviser à sa salvation, et employer ceux qu’elle voyoit desjà aux armes, et les prier d’avoir pitié de la mère et des enfans.” (BD, 357) La reine n’a recours aux armes que pour se protéger et n’est donc pas la cause de la première guerre civile. Aussi n’est-elle pas la cause de la deuxième guerre civile qui s’est déclenchée après que Catherine avait reçu l’avertissement que “M. le Prince et tous ceux de la religion estoient en armes et en campagne, pour suprendre le roy, sous couleur de luy présenter une resqueste.” (BD, 358)

Brantôme précise même que Catherine fait tout afin d’éviter de nouvelles tueries. Ainsi elle aurait emprisonné son fils cadet, François, et le roi de Navarre. Elle veut avant tout empêcher leur évasion car cela “eust grandement brouillé l’Estat et empesché le retour de Pologne au roy”. (BD, 360) Malgré les efforts de surveillance de Catherine, François réussit à échapper et prend les armes contre son frère, le roi Henri III. Cette situation rend la reine-mère extrêmement triste et “elle ne supplioit rien tant Dieu que de luy envoyer cette grâce de réunion, et après qu’il luy envoiast la mort; ou bien qu’elle se vouloit retirer en ses maisons sans jamais se mesler plus des affaires de France”. (BD,360) Or le roi réussit à convaincre Catherine qu’elle était indispensable pour lui et le royaume.

Brantôme ajoute encore qu'elle n'est pas non plus la cause des autres guerres. Elle utilisait au contraire "tousjours ses peines et tous ses labours pour les estaindre, abhorrant de voir tant de noblesse et gens de bien mourir." (BD, 362)

Non seulement Catherine aurait été, selon ses détracteurs, la cause des guerres civiles, mais "[o]n l'a voulue accuser aussi d'avoir esté complice en la guerre de la ligue." (BD, 362) Brantôme contredit ces accusations en posant quelques questions pertinentes. "Pourquoy eust-elle appaisé le tumulte des barricades de Paris, et réconcilié le roy avec M. de Guise, pour le faire mourir et tuer, ainsi que nous avons veu?" (BD, 363) Il conclut sa défense résolument: "jamais nous n'en aurons une telle en France si bonne pour la paix." (BD, 363)

Sur la Saint-Barthélemy et contre la rumeur qui accusait Catherine "du massacre de Paris" (BD, 363), Brantôme défend Catherine même s'il ne fut pas à la cour au moment des faits: "[C]e sont lettres clauses pour moy quand à cela, car alors j'estois à nostre embarquement de Brouage; mais j'ay bien ouy dire que [la reine] n'en fut la première autrice." (BD, 363) Après que l'amiral a été blessé, les protestants veulent le venger et ils projettent de tuer le roi, la reine, d'autres princes et princesses. Bref, selon Brantôme, ils veulent éliminer toute la cour. C'est donc le motif de conspiration qui a justifié le recours aux armes de la cour. Brantôme met même la mort de l'amiral sur le dos de "ceux de la religion" (BD, 363) car selon lui, le tumulte causé par les protestants a empêché la guérison de l'amiral. Brantôme ne s'étend pas vraiment sur le massacre même. Ni sur les pertes, ni sur l'étendue du drame, ni sur les conséquences.

"[S]es ennemis" (BD, 364) lui reprochent aussi son origine étrangère et son prétendu penchant pour le parti de l'étranger –les Espagnols-. Or Brantôme montre que Catherine se comporte comme une vraie Française: il insiste sur la hardiesse avec laquelle Catherine a essayé de chasser tous les Anglais de la France. De plus, Brantôme affirme que Catherine a en effet toujours essayé d'entretenir une relation amicale avec l'Espagne mais il souligne qu'elle ne faisait cela que dans l'intérêt de la France et de sa fille, la femme du roi d'Espagne: "elle a voulu tousjours entretenir le roy d'Espaigne comme son bon gendre, affin qu'il en traictast mieux sa belle et bonne fille, comme est la coutume des bonnes mères, aussi affin qu'il ne nous vint troubler la France, ny faire la guerre". (BD, 366)

"D'aucuns aussi ont voulu dire qu'elle n'aymoit point la noblesse de France, et en desiroit fort le sang respandu." (BD, 366) Brantôme souligne que Catherine a, au contraire, toujours essayé d' "épargner" (BD, 366) la noblesse. De plus, il suggère que Catherine, la reine-mère

“prudente” avait horreur des batailles et des querelles. Elle essayait de résoudre les problèmes et voulait avant tout maintenir la paix. En 1574, il y a une “querelle entre messieurs de Grillon et d’Entraguet” (BD, 367). Ni le roi, ni les capitaines ni les maréchaux arrivent à les réconcilier. Mais Catherine y est parvenue dès le moment qu’elle s’y est mêlée. Brantôme affirme aussi qu’elle connaissait toutes les grandes maisons de la France: “J’ay veu ceste reyne, souvent et ordinairement, lorsque le roy son fils estoit mineur, prendre la peine de lui presenter elle-mesme les gentilshommes de son royaume”. (BD, 368)

“Ces détracteurs aussi ont dict qu’elle n’aymoit point son peuple.” (BD, 369) Lors de sa régence, il y avait des impôts élevés mais Brantôme souligne qu’elle ne gardait rien pour elle-même: “elle despensoit et donnoit tout, ou faisoit bastir, ou despensoit en d’honorables magnificences; et prenoit plaisir de donner tousjours quelque récréation à son peuple ou à sa court”. (BD, 369) Selon Brantôme, Catherine affirme elle-même qu’elle s’était inspirée des empereurs romains et de leur stratégie de “panem et circenses” pour apaiser et amuser le peuple³⁰: “disant en cela souvent qu’elle vouloit imiter les empereurs romains qui s’estudioient d’exhiber des jeux au peuple et luy donner plaisir et l’amuser autant en cela sans luy donner loisir à mal faire.” (BD, 373) Elle organisait d’innombrables “festins, balz, dances, combats et couremens de bagues” (BD, 369). Plusieurs Français trouvaient toutes ces dépenses non nécessaires mais elle se justifiait disant qu’elle faisait cela “pour monstrier à l’estranger que la France n’estoit si totalement ruinée et pauvre comme il l’estimoit” (BD, 370). Le roi de Pologne et sa femme de retour à Paris, Catherine “leur représentera le plus beau ballet qui fut jamais fait au monde” (BD, 371). Catherine ne donnait pas seulement du plaisir à son peuple mais elle l’aidait aussi en achetant beaucoup de produits artisanaux pour un bon prix.

3.2.5 L’éloge continue...

Brantôme suggère que la reine-mère était très curieuse et qu’elle voulait être au courant de tout ce qui se passait dans le royaume. Ainsi elle lisait les oeuvres de “gens sçavans” (BD, 373) et la plupart du temps elle organisait personnellement son courrier. Aussi parle-t-elle quasiment tout le temps le français même à des Italiens “tant elle honoroit la France et sa

³⁰ Brantôme n’insiste pas sur ce fait mais dans son livre *Le Prince*, Machiavel souligne l’importance pour un prince de contenter le peuple: “le meilleur moyen de durer est d’avoir le peuple avec soi” (p13) et “un prince doit avoir les grands en estime, mais ne pas se faire haïr du peuple.” (p94)

langue” (BD, 375). Et “[e]ntre toutes ses perfections, elle estoit bonne chrestienne et fort dévoté” (BD, 376): La reine n’oubliait jamais ses obligations envers Dieu.

La chambre de la reine était le coeur de la cour. Tout le monde pouvait lui y rendre visite et profiter de la musique qu’elle y faisait jouer. De plus, la reine s’entourait toujours de belles filles avec lesquelles elle devisait “tant sagement et tant modestement que l’on eust osé faire autrement” (BD, 377). Bref, la cour de Catherine de Médicis était “un vray paradis du monde et escolle de toute honnesteté, de vertu, l’ornement de la France” (BD, 377). Afin de souligner encore la splendeur de la cour, Brantôme a dressé une longue liste des femmes importantes, “créatures plustost divines que humaines” (BD, 397), de la cour. Toutes les princesses figurent sur cette liste à l’exception de Jeanne d’Albret³¹ et de sa fille Catherine.

Catherine de Médicis, meurt à Blois “de tristesse qu’elle conceut du massacre qui se fist” (BD, 401). Brantôme suggère qu’au moment de mourir, Catherine savait déjà qu’Henri de Navarre allait mettre fin au gouvernement de la dynastie des Valois. Elle s’y était même résignée car “Dieu le veuille” (BD, 401). Diverses rumeurs circulent autour de la mort de Catherine. Certains pensent à l’empoisonnement. Ses funérailles étaient aussi impressionnantes que celles de la reine Anne. Le roi voulait la faire porter à Saint Denis pour la laisser reposer dans le même cercueil de son mari, mais la guerre, qui a commencé peu après sa mort, l’a empêché.

3.2.6 Conclusion

En somme, le portrait très élogieux de Catherine, “la plus grande reyne de la chrestienté, la plus belle, la plus honneste et la meilleure” (BD, 371), que peint Brantôme participe davantage de la rhétorique épideictique que de l’historiographie. Fille de Laurent de Médicis et de Madeleine de la Tour d’Auvergne, Catherine est issue de deux grandes familles et “elle avoit le coeur tout noble, tout liberal et tout magnifique, et tout pareil à celui de son grand oncle le pape Léon, et du magnifique le seigneur Laurens de Médicis”(BD, 369). Tout le long du récit, Brantôme exalte donc la grandeur de cette “sage et avisée reyne” (BD, 371). Par ses métaphores, par ses comparaisons et par ses silences complices, il suggère que Catherine ne vit que pour ses enfants et le royaume. Elle a horreur des querelles et essaie toujours de les résoudre le plus vite possible. Et même si elle dépense beaucoup d’argent en organisant des

³¹ La relation entre Catherine de Médicis et Jeanne d’Albret, reine de Navarre et la mère du futur roi Henri IV, a toujours été tendue. L’auteur du *Discours Merveilleux* dit que Catherine “haissoit extremement la Roine de Navarre, et cognoissoit de long temps son esprit et son courage” (DM, 201) et qu’elle la fit empoisonner.

ballets par exemple, elle ne le fait que dans l'intérêt des Français. La "stratégie du plaisir"³² de Catherine lui assure l'appui du peuple joyeux et augmente sa renommée. Sa cour est mondialement considérée comme la plus "superbe et brave" (BD, 376). La mort de Catherine de Médicis, cette "bonne mère" (BD, 366), "prudente" (BD, 368), "dévoté" (BD, 376) et "sage" (BD, 371), a été une grande perte pour la France: "quant elle a esté morte, on a dict par la voix de tous que la court n'estoit plus la court, et que jamais plus il n'y aurait en France une reyne mère." (BD, 378)

³² Terme emprunté à Benedetta Craveri, *Reines et favorites, Catherine de Médicis*

4 MARGUERITE DE VALOIS: MEMOIRES: L'OBSESSION DE LA RAISON D'ETAT D'UNE REINE-MERE

4.1 Présentation du texte

Marguerite de Valois, la célèbre “Reine Margot”, née le 14 mai 1552 et décédée à soixante-trois ans, le 27 mai 1615, était la fille du roi Henri II et de Catherine de Médicis. Sa vie coïncide avec une époque de contestations religieuses et de guerres civiles. Les catholiques et les protestants s’opposaient dans plusieurs guerres de religion. De plus, divers clans, de celui des mignons, les favoris d’Henri III, aux partisans de la Ligue, luttèrent pour le pouvoir. Marguerite, fille du roi Henri II, sœur de trois rois de France et première femme d’Henri de Navarre, a contemplé la vie politique de l’intérieur. A partir du seizième siècle, les royaumes “réservent officiellement des places pour les femmes et leur offrent un champ d’activité public ou au moins semi-public.”³³ Si les femmes n’occupent pas les positions les plus élevées, elles participent à toutes sortes de conversations à la cour. En France, les femmes ne peuvent pas succéder au trône à cause de la loi salique. Le roi, considéré comme étant supérieur à la reine, est traité avec plus de déférence. Or une reine peut “assumer les fonctions de régente ou exercer un pouvoir occulte en tant qu’épouse ou mère du roi.”

Marguerite de Valois participait donc aux affaires politiques tout en ayant une vie privée agitée: elle était également une grande amoureuse, réputée pour sa beauté. Une beauté qui a frappé Ronsard, qui louait cette majestueuse perfection dans ses *Amours à Marie* et ses *Sonnets à Hélène*³⁴:

*Son chef divin, miracle de nature
Était couvert de cheveux ondelés,
Noués, retors, recrépélés, annelés,
Un peu plus noirs que de blonde teinture.*

*Son front était une table garnie
De marbre blanc, siège de majesté,...*

³³ Georges Duby et Michelle Perrot, *Histoire des femmes, XVI - XVIII siècles*, article de Nathalie Zemon Davis, *La femme au politique*, Paris, Plon, 1991, p 557

³⁴ Ronsard, *Les Amours*, (p447)

*Ses sourcils noirs faits en arche d'Ébène
D'un beau croissant contrefaisant le trait...*

Dans ses mémoires, Marguerite décrit tous les événements dans une des périodes les plus noires de l'histoire de la France. Or les mémoires ne comprennent qu'une partie de la vie de Marguerite. Elle les fait commencer en 1559 et elles sont interrompues en 1582. De plus, elle saute plusieurs années, surtout au début. Les mémoires cohérentes ne commencent en fait qu'en 1570. La date de rédaction des mémoires reste un point de discussion. Reste à savoir si ces mémoires permettent de s'approcher de la véritable vie à la cour des Valois...

4.2 Portrait de Catherine de Médicis

4.2.1 Livre Premier

Un des premiers souvenirs de Marguerite, a trait au colloque de Poissy en 1561 où Catherine de Médicis a essayé de réconcilier catholiques et huguenots. Marguerite avait lors 8 ans et y assistait avec ses frères. Selon la jeune princesse, la cour était à ce moment-là "infectée d'herésie" (MdV, 42)³⁵. Aussi son frère, Henri d'Anjou "de qui l'enfance n'avoit peu éviter l'impression de la malheureuse huguenerie" (MdV, 42), voulait-il convertir sa soeur. Or Marguerite suggère que leur mère, Catherine de Médicis, est toujours restée fidèle à la religion catholique. Quand celle-ci découvre les projets de son fils, Catherine le punit sévèrement et l'oblige de se reconverter: "[Elle] le tansa fort luy et ses gouverneurs, et les faisant instruire les contraignist de reprendre la vraye, sainte et ancienne religion de nos peres, de laquelle elle ne s'estoit jamais departie." (MdV, 43) Or selon Marguerite, sa foi catholique n'empêche pas à la reine, qui désire avant tout la paix, de prôner une politique de tolérance envers les huguenots.³⁶ Après le colloque de Poissy, Catherine fait signer par le roi Charles IX l'édit de Janvier, "l'édit le plus tolérant que la France royale ait connu" (MdV, 316). Cet édit ne parvient pourtant pas à éviter la première guerre religieuse.

³⁵ À partir de ce moment je fais référence à ce texte par ce sigle et la page (MdV, p).

³⁶ Voir Jean-H. Mariéjol: *La Vie de Marguerite de Valois – Reine de Navarre et de France (1553-1615)*: "Catherine se crut capable de trouver un remède aux dissensions intestines. Elle inaugura la politique de tolérance, elle ouvrit les prisons. Elle rêva la réconciliation des églises ennemies. Ce n'est pas qu'elle fût gagnée à la foi nouvelle. Catholique de naissance et d'éducation, elle pratiquait par habitude et par goût, un culte dont le cérémonial, la grandeur et l'éclat émouvaient son imagination." (p10)

Marguerite souligne à maintes reprises le génie politique de sa mère. La reine-mère organise “le grand voyage au cours duquel Catherine de Médicis présente son royaume à Charles IX et le roi à ses sujets.”³⁷ (MdV, 44) Ce voyage n’avait pas seulement pour but d’augmenter l’assise politique de son fils, Charles IX, mais sert aussi des objectifs de politique internationale: Catherine voulait reconcilier l’Espagne et la France lors des entretiens diplomatiques de Bayonne. Marguerite, qui y avait accompagné sa mère, ne se souvient plus beaucoup de ce voyage. Mais elle n’a pas oublié le souper-spectacle de Catherine dans l’île d’Aiguemeau. Marguerite décrit avec de multiples détails la splendeur de cette fête égayée par la musique et la danse.

Quelques années après ce voyage, se déclare une nouvelle guerre de religion. Lors de cette guerre, le duc d’Anjou remporte ses premiers succès à Jarnac. Marguerite, qui décrit Catherine comme “une si bonne mere, qui ne vivoit que pour ses enfans, abandonnant à toute heure sa vie pour conserver la leur et leur Estat” (MdV, 47), souligne que Catherine aimait surtout ce fils “en lequel elle plaçait tous ses espoirs de mère et de reine” (MdV, 319). C’est ce frère, Henri d’Anjou, qui donne à Marguerite sa première charge: craignant être oublié de sa mère, à cause de ses longues absences à la cour, il demande à Marguerite de rester toute la journée auprès de leur mère afin de le rappeler au souvenir de Catherine. Marguerite voit d’un mauvais oeil cette mission car aussi solide qu’est la relation entre Henri et sa mère, aussi difficiles sont les rapports qu’elle entretient avec sa mère: “avoir esté nourrie avec telle contrainte auprez de la Roine ma mere, que non seulement je ne luy osois parler, mais quand elle me regardoit je transissois, de peur d’avoir fait quelque chose qui luy despleust.” (MdV, 50) Mais Henri d’Anjou réussit à rassurer sa soeur. De plus, Catherine de Médicis, ayant été informée par Henri d’Anjou, appelle sa fille chez elle: “Ce me sera un grand plaisir de vous parler comme à vostre frere. Rendez-vous subjecte aupres de moy, et ne craignez point de me parler librement; car je le veux ainsy.” (MdV, 51) Marguerite exprime amplement sa joie après ce revirement et elle suggère que sa mère aussi est très heureuse: “elle restoit si satisfaite de moy, qu’elle ne s’en pouvoit assez louer à ses femmes.” (MdV, 51) Or ce bonheur ne dure pas longtemps. Après la bataille de Montcontour, Henri d’Anjou, “qui ne tendoit qu’à estre tousjours auprez de la Roine ma mere” (MdV, 51), demande à Catherine de venir l’assister et la reine-mère part aussitôt, accompagnée de sa “troupe ordinaire” (MdV, 52). Catherine loue Marguerite auprès de Henri d’Anjou mais au lieu de remercier sa soeur, Henri lui fait même des reproches: influencé par du Guast, il craint que sa soeur entretienne

³⁷ Voir Pierre Champion, *Catherine de Médicis présente à Charles IX son royaume (1564-1566)*, Editions Bernard Grasset, Paris, 1937, p 489

des relations trop étroites avec Henri de Guise. En outre, il parvient facilement à convaincre sa mère de ne plus se fier à Marguerite. Petit à petit Catherine “se retirast de se familiariser avec [sa fille].” (MdV, 53) Marguerite essaie encore de convaincre sa mère de son innocence mais Catherine ne l’écoute pas et se brouille avec sa fille. Marguerite souligne le dévouement inébranlable de Catherine. Elle soutient toujours ce fils préféré: “elle alla tousjours me diminuant sa faveur, faisant de son fils son idole, le voulant contenter en cela et en tout ce qu’il desiroit d’elle.” (MdV, 54) Or selon la princesse de Valois, Catherine demeure très attaché à sa fille: lorsque Marguerite tombe gravement malade à cause de cette situation, Catherine soigne personnellement sa fille: “la Roine ma mere n’obmettoit rien pour me faire secourir, prenant la peine, sans craindre le danger, d’y venir à toute heure; ce qui soulageoit bien mon mal” (MdV, 54). Il ressort du texte que Catherine essaie de trouver une équilibre entre le dévouement envers son fils préféré Henri, qui incarne l’Etat, et l’affection pour sa fille. Peu après la maladie de Marguerite, commencent les négociations pour la marier. Le premier candidat est don Sébastien, roi de Portugal et le neveu du roi d’Espagne. Henri d’Anjou fait croire à sa mère que Marguerite ne voulait pas consentir à ce mariage de quoi Catherine se fâche énormément. Marguerite réussit néanmoins à convaincre sa mère du contraire: “ma volonté n’avoit jamais dependu que de la sienne et que tout ce qui luy seroit agreeable me le seroit aussi.” (MdV, 56) Mais le roi d’Espagne ne consent pas à un mariage entre son neveu et la princesse de Valois. Ce refus signifie la fin de ce projet. Quelques jours plus tard, il y a un deuxième candidat: Henri de Navarre. Marguerite suggère que sa mère fait semblant de tenir compte de ses vœux et semble vouloir s’entretenir avec elle. Or nonobstant la foi de Marguerite – Marguerite avait encore souligné l’importance de sa foi -, elle persiste et impose le mariage entre sa fille et Henri de Navarre, le chef des protestants. Dans ses mémoires, le récit de ses noces se limite à une description des fastes ostentatoires: la décoration de la cour, les riches vêtements des courtisans. De ce passage ressort nettement que Catherine se soucie plus de la raison d’Etat que du bonheur de sa fille. Le choix politique de la reine-mère explique sans doute son attitude de la Saint-Barthélemy. Le 22 août 1572, pendant les fêtes du mariage, Maurevel tire sur l’amiral de Coligny. Or la balle ne le blesse qu’à l’épaule. Le roi Charles, qui aimait beaucoup l’amiral, et quelques autres chefs protestants³⁸, jurat de faire justice. Il pense que cet attentat a été préparé par Henri de Guise, prêt à venger son père³⁹. Or il semble que Catherine a essayé de convaincre le roi que cet attentat pouvait être bénéfique à son pouvoir. Le roi Charles IX n’était pas le seul qui voulait

³⁸ Notamment monsieur de la Rochefoucault, Teligny, La Noue et quelques autres chefs protestants.

³⁹ L’amiral de Coligny avait fait tuer le père d’Henri de Guise par Jean Poltrot.

punir les responsables de l'attentat contre l'amiral. Marguerite suggère que les protestants ont montré tant de véhémence dans leur indignation que la reine soupçonnât quelque velléité de complot. La nuit du 23 ou 24 août la reine “prist la resolution de faire ouvertement entendre audit roy Charles la verité de tout, et le danger où il estoit, par monsieur le mareschal de Rais”. (M, 61) Les propos du maréchal de Rais que Marguerite cite, suggèrent que monsieur de Guise n'était pas seul à avoir préparé l'attentat contre l'amiral mais qu'Henri d'Anjou et Catherine de Médicis faisaient également partie du complot. Coligny avait fait assassiner l'amiral Charry, un des serviteurs loyaux de Catherine à une époque où tout le monde, les catholiques comme les protestants, voulaient lui enlever sa couronne. En outre, Coligny était considéré comme un danger pour l'Etat. Le coup raté de Maurevel⁴⁰ a mis le roi Charles en une posture particulièrement dangereuse: d'une part, il y avait les catholiques humiliés par la décision du roi de punir Henri de Guise et d'autre part, il y avait les protestants vexés par l'attentat de Coligny. Le prudent, obéissant et catholique roi Charles “prist soudain resolution de se joindre à la Roine sa mere, et se conformer à sa volonté, et garantir sa personne aux huguenots par les catholiques; non sans toutefois extreme regret de ne pouvoir sauver Teligny, La Noue, et monsieur de La Rochefoucault.” (M, 63) Catherine de Médicis, Henri de Guise et tous les autres chefs et capitains catholiques ont alors pris la décision d'en finir avec les huguenots⁴¹. Le geste a immédiatement été joint à la parole. Ce massacre est entré dans l'histoire sous le nom de la Saint-Barthélemy⁴². Dans ses mémoires, Marguerite souligne que sa mère refusait de l'informer sur ce qui se passait⁴³ et lui ordonnait d'aller se coucher. Quand Catherine remarque que son autre fille, la dame de Lorraine, essaie d'avertir sa sœur du danger, elle “se courrouça fort à elle et luy deffendit de rien dire [à Marguerite].” (MdV, 63) Mais la dame de Lorraine, craignant que les huguenots se vengent sur Marguerite, tente de convaincre sa mère de ne pas envoyer Marguerite à sa chambre. Or selon la princesse de Valois, Catherine ne fait guère attention aux supplications de sa sœur. Elle semble s'intéresser plus à la réussite de cette entreprise, à l'élimination physique des huguenots, qu'à la sécurité de sa fille Marguerite: “La Roine ma mere respond, que s'il plaisoit à Dieu, je n'aurois point de mal; mais quoy que ce fut, il fallout que j'allasse, de peur de leur faire soupçonner quelque chose qui empeschast l'effet.” (MdV, 64) Quelques jours après le massacre, ceux qui avaient commencé le massacre reconnaissent “qu'ils avoient failly à leur principal dessein” (MdV,

⁴⁰ Charles de Louviers, seigneur de Maurevert, qui avait la charge de tuer Coligny.

⁴¹ A cause du mariage de Marguerite et de Henri de Navarre, il y avait beaucoup de protestants présents à Paris.

⁴² Voir Denis Crouzet, *La Nuit de la Saint-Barthélemy, Un rêve perdu de la Renaissance*, Chroniques Fayard, 1994, p 657

⁴³ Le fait qu'on ne lui dit rien, lui confère une grande objectivité descriptive.

66) puisque Henri de Navarre et le prince de Condé étaient toujours en vie. Conscients du fait que personne n’oserait s’en prendre au roi de Navarre, le mari de Marguerite, ils tentent d’obliger Catherine de faire annuler le mariage de Marguerite. Mais Marguerite, qui voit la raison pour laquelle sa mère lui propose de divorcer, refuse de consentir à cette entreprise.

Marguerite souligne que sa mère est très superstitieuse⁴⁴. Il est vrai que Catherine avait prévu la mort de son mari: “[L]a nuit devant la miserable course <en lice>, elle songea qu’elle voyoit le feu Roy mon pere blessé en l’œil, comme il fust” (MdV, 71), et qu’elle a toujours été avertie d’avance de la mort d’un de ses enfants: “Elle n’a aussi jamais perdu aucun de ses enfans qu’elle n’aye veu une fort grande flame, à laquelle soudain elle s’escroit: “Dieu garde mes enfans!” et incontent aprez, elle entendoit la triste nouvelle qui par ce feu luy avoit esté augurée.” (MdV, 71) Atteinte d’une grave maladie, Catherine aurait été miraculeusement guérie après avoir visité des couvents de femmes: foi et superstition allaient de pair à la Cour des Valois.

Henri d’Anjou, le nouveau roi après la mort de son frère Charles, avait comme conseiller, le sulfureux du Guast. Ce conseiller machiavélique, qui voulait mettre fin à l’amitié entre le roi de Navarre et François d’Alençon, a accusé Marguerite – selon du Guast c’est Marguerite qui lie le roi de Navarre et François – d’adultère avec Bidé⁴⁵. Henri III croit à la véracité de cette accusation: il informe donc sa mère du “faux pas” de Marguerite. Catherine est furieuse. Lorsque Marguerite va voir sa mère, Catherine n’écoute pas sa fille. Consciente de la présence des courtisanes dans la chambre, elle lui dit “tout ce qu’une cholere outrée et desmesurée peut jetter dehors” (MdV, 76):

“Elle n’a point d’oreille pour la verité ny pour la raison ; elle n’en veut point recevoir, fust ou pour estre preoccupée du faux, ou pour complaire à ce fils, que d’affection, de devoir, d’esperance et de crainte elle idolastrait, et ne cesse de tanser, crier et menacer.” (MdV, 76)

Offensée par ce reproche publique et injuste, Marguerite réagit poliment. Elle obéit à toutes les injonctions de sa mère. Quand la princesse de Valois reçoit une invitation d’un banquier italien pour un pique-nique, elle demande la permission à sa mère. Or ce respect n’est pas

⁴⁴ La cour des Valois, et l’entourage de Catherine de Médicis, était possédée par un invraisemblable esprit de superstition. (MdV, 329)

Voir Benedetta Craveri, *Catherine de Médicis, Les raisons de la politique*: Catherine consulte des astrologues et même un miroir magique. “Pour la reine Florentine, la croyance dans la magie n’était pas une façon commode de fuir la réalité, mais une raison supplémentaire d’agir.” (p38)

⁴⁵ Charles de Balzac d’Entragues, baron de Dunes.

mutuel: “Elle me faisant un refus public, dit que j’allasse où je voudrois, qu’elle ne s’en soucioit pas.” (MdV, 77-78) Lors de ce pique-nique le roi Henri III apprend la vérité au sujet de l’accusation d’adultère de Marguerite et en informe Catherine. Aussitôt la reine-mère se réconcilie avec sa fille. De plus, elle essaie de convaincre Marguerite de pardonner son frère, le roi Henri III.

Après le séjour en Avignon, et le retour de la cour à Paris, du Guast tente une nouvelle fois d’accuser Marguerite d’adultère. Elle aurait eu une affaire avec Bussy d’Amboise qui s’était rapproché du duc d’Alençon. Or Catherine de Médicis ne croit plus ces accusations. Elle défend sa fille auprès du roi Henri III: “Je ne sçay qui sont les brouillons qui vous mettent telles opinions en la fantaisie. Ma fille est malheureuse d’estre venue en un tel siècle.” (MdV, 82) Quand un chevalier informe le duc d’Alençon de l’assassinat de Bussy⁴⁶, le jeune prince de Valois veut immédiatement venger la mort de son “brave et digne serviteur”. (MdV, 85) Or la reine mère, “usant de son autorité” (MdV, 85), réussit à l’arrêter. Le lendemain la situation fut éclaircie et quoique le duc d’Alençon fût content de voir son cher ami en vie, il savait bien que “du Guast, le conseiller de Henri III, s’attaquoit à Bussi pour ne s’oser prendre de premier abord à luy-mesme.” (MdV, 85) Marguerite suggère que sa mère était très prévoyante et qu’elle voulait avant tout maintenir la paix dans le royaume. Aussi conseilla-t-elle à son fils François de faire éloigner Bussy de la cour afin d’éviter que ses deux fils, Henri III et François d’Alençon, s’opposèrent:

“La Roine ma mere, la plus prudente et advisée <princesse> qui ait jamais esté, cognoissant de quel poids estoient tels effets, et prevoyant qu’ils pourroient en fin mettre ses deux enfans mal ensemble, conseilla mon frere que pour lever tel pretexte il feit que pour un temps Bussi s’esloignast de la cour.” (MdV, 86)

4.2.2 Livre Deuxième

Après avoir découvert le complot tramé par du Guast, François d’Alençon et Henri de Navarre s’évadent de la cour. Marguerite suggère qu’Henri III, qui la considérait comme responsable du départ du duc d’Alençon et du roi de Navarre, faillit la punir sévèrement. Or Catherine, “la Roine ma mere, voulant faire toutes choses avec douceur” (MdV, 93), est parvenu à le retenir: elle consent à faire garder la chambre de Marguerite de sorte que celle-ci ne puisse pas s’évader pour rejoindre son frère ou son mari. Par ailleurs, la reine-mère justifie

⁴⁶ La nouvelle est fausse. Le Guast avait en effet réuni une petite troupe afin d’assassiner Bussy. Or cette troupe a tué un autre homme qu’elle prenait pour Bussy.

la décision d'Henri III de la faire garder. Elle demande à Marguerite de ne pas se fâcher: Elle ne peut pas venir lui rendre visite "car [elle] craindroi[t] d'en donner soupçon au Roy." (MdV, 96) Marguerite semble interpréter le comportement de sa mère comme une preuve de l'amour unique de Catherine, qui voulait avant tout préserver l'Etat et renforcer le pouvoir d'Henri III, pour ce fils préféré. Cependant Catherine promet à Marguerite de veiller à ce qu'on ne lui fait aucun mal. Elle fera de son mieux afin de réconcilier les deux frères ennemis.

Entre-temps la situation au royaume s'empire. Lorsque d'Alençon apprend la nouvelle de la captivité de sa sœur, il est tellement indigné qu'il écrit à Catherine que "si l'on traitoit [Marguerite] ainsi, on le mettroit au dernier desespoir." (MdV, 98) Marguerite souligne le désir de paix de Catherine: "craignant de voir venir les aigreurs de cette guerre à cette extrémité qu'elle n'eust la moyen de la pacifier" (MdV, 98), la reine s'interpose, elle va d'un fils à l'autre. Ainsi Catherine va chercher son fils cadet. Or le duc d'Alençon, indigné par l'absence de Marguerite, refuse d'écouter sa mère. Celle-ci retourne alors à la cour où elle convainc le roi de la nécessité de relaxer Marguerite. Après avoir amadoué sa fille, Catherine, accompagnée de Marguerite, se rend à Sens pour y discuter les conditions de paix avec le duc d'Alençon et son armée. Ces discussions sont enterrées par l'édit de pacification de Beaulieu. Selon Marguerite, Catherine était prête à tout pour préserver la paix: "on accorda [aux huguenots] des conditions plus avantageuses qu'on n'avoit envie de leur tenir" (MdV, 102)⁴⁷. La paix conclue, le roi de Navarre demande à sa femme, Marguerite de venir le voir. Or Catherine refuse de faire partir sa fille. Pour justifier ce refus, Catherine avance la conversion récente du roi de Navarre qui, après avoir pratiqué la religion catholique pour quelque temps, s'est reconverti au protestantisme. Marguerite insiste pour aller rendre visite à son mari. Catherine essaie de retenir sa fille en soulignant le préjudice que lui causerait le départ de Marguerite: "[Catherine], avec la larme à l'œil, dit que si je ne revenois avec elle je la ruinerois; que le Roy croiroit qu'elle me l'auroit fait faire, et qu'elle luy avoit promis de me ramener" (MdV, 103). Néanmoins elle promet à Marguerite de la laisser partir dès le retour du duc d'Alençon à la cour.

A peine arrivées à Paris, Catherine et Marguerite apprennent qu'Henri III regrette les concessions faites envers les protestants et qu'il cherche des prétextes pour rentrer en guerre contre eux. Ce retour du duc d'Alençon qu'Henri III accueille chaleureusement, permet au roi d'utiliser son frère pour combattre les protestants. En outre, il refuse toujours à sa sœur

⁴⁷ L'édit de pacification de Beaulieu accordait aux huguenots la liberté de culte et réhabilitait les victimes de la Saint-Barthélemy ainsi que la Molle et Coconat. (MdV, 97)

Marguerite l'autorisation de rejoindre le roi de Navarre⁴⁸. De plus, il suggère que leur mère Catherine est tout à fait d'accord avec ses décisions. Lorsque Marguerite menace de partir sans leur consentement, Henri III lui informe des conséquences néfastes qu'un tel acte de désobéissance entraînerait pour elle: "[F]aictes estat que vous aurez et moy et la Roine ma mere pour cruels ennemis, et que nous vous ferons ressentir nostre inimitié autant que nous en aurons de pouvoir" (MdV, 107). Intimidée par ces menaces, Marguerite renonce à son projet. Or ses amis lui conseillent de se retirer de la cour pendant cette guerre et lui proposent un voyage aux eaux de Spa⁴⁹ pour son "eresipele au bras" (MdV, 109). Contentée d'avoir trouvé un prétexte pour pouvoir quitter la cour, Marguerite propose ce voyage à sa mère. Catherine l'approuve aussitôt.

Après qu'Henri III a imposé aux protestants la paix de Bergerac et l'édit de Poitiers⁵⁰, Marguerite met fin à son voyage aux eaux de Spa et retourne à Paris. Elle suggère que le roi, la reine-mère et toute la cour, l'accueillent avec beaucoup d'honneur. De plus, ils écoutent attentivement les histoires de Marguerite. La princesse essaie une nouvelle fois de demander au roi et à la reine la permission d'aller voir son mari, ce qu'ils lui accordent. Catherine dit vouloir accompagner Marguerite lors du voyage. Or au lieu de se dépêcher, ce n'est qu'après cinq ou six mois que la reine et Marguerite se mettent en route.

Entre-temps les favoris de Henri III entretiennent "un climat d'insolence" (MdV, 147) autour du duc d'Alençon. Le 9 février 1578, on fête le mariage de Saint-Luc. Marguerite suggère que sa mère n'aime plus ce genre de fêtes exubérantes: "[L]a Reine ma mere ne se plaisoit guere à la desbordée outrecuidance de ces jeunes gens, craignant aussi que tout ce jour seroit en joye et en desbauche" (MdV, 149). Comme le duc d'Alençon, craignant que "l'on luy en dressast quelqu'une qui luy fust prejudiciable" (MdV, 147), ne veut pas non plus assister à cette fête, la reine décide d'aller dîner ailleurs accompagnée de son fils cadet et de Marguerite. Or lors de ce dîner, Catherine convainc François d'aller au bal le soir afin de complaire au roi et à ses mignons. La situation s'empire cependant pour François. Le duc d'Alençon décide de quitter la cour. Il va chercher sa mère, lui raconte ce qui s'était passé au bal et l'avertit de son départ. Embarrassée, Catherine approuve cette décision. La reine-mère fait alors informer le roi du désir du duc d'Alençon, son frère, d'aller à la chasse pour quelques jours. De plus, elle promet à François de soutenir sa cause auprès du roi de sorte qu'Henri lui fournisse tout le nécessaire

⁴⁸ Henri III était en train de préparer une nouvelle guerre contre les huguenots. Craignant que le roi de Navarre prenne Marguerite en otage en temps de guerre, il refuse de faire partir sa soeur.

⁴⁹ Le voyage aux eaux de Spa était la seule grande entreprise politique à laquelle Marguerite de Valois ait été étroitement associé. (MdV, 107)

⁵⁰ La paix de Bergerac du 17 septembre 1577 et l'édit de Poitiers retranchent beaucoup sur les libertés religieuses que leur avait consenties l'édit de Beaulieu. (MdV, 145)

pour une entreprise en Flandre. Or les conseillers du roi trouvent ce projet si suspect⁵¹, que le roi décide de faire arrêter son frère en pleine nuit. Catherine qui n'a pas pu empêcher cette arrestation, veille à ce que le roi ne "fait quelque tort à la vie de [s]on frere" (MdV, 151). A la demande de François, Marguerite vient partager sa captivité. Marguerite suggère que sa mère, à laquelle il n'est pas permis d'aller rendre visite à ses deux enfants, souffrait beaucoup de la façon honteuse dont on traitait son fils cadet. Notons l'écart entre la réaction de Catherine à propos de l'emprisonnement de son fils François et sa réaction lors de la captivité de sa fille Marguerite. Aussi Catherine prévoyait-elle "comme personne tres-prudente" (MdV, 158) le mal que pouvait causer "cet excez fait sans sujet ny raison" (MdV, 158) pour le royaume. Elle fait alors rassembler "tous les vieux du conseil, monsieur le chancelier, les princes, seigneurs et mareschaulx de France" (MdV, 158). Ces conseillers, tous scandalisés par le mauvais avis qu'on avait donné au roi, recommandent à Catherine de s'y opposer et de convaincre le roi de relâcher son frère. Accompagnée des conseillers, Catherine aussitôt cherche le roi qui perçoit son erreur. Après la libération de François, Catherine parvient même à réunir les deux frères. Pour célébrer cette réconciliation, la reine mère organise un grand dîner. Or le duc d'Alençon n'est pas encore entièrement libre et quelques jours plus tard il s'évade de la cour "avec la complicité de Marguerite qui a su taire le projet devant la reine mère" (MdV, 162).

4.2.3 Livre Troisième

Alors que François d'Alençon est en Flandre, la situation dans les provinces du Midi est si précaire que Catherine décide de s'y rendre en personne et d'accompagner en même temps Marguerite dans son voyage vers le roi de Navarre en Guyenne. Catherine avait prévu de n'y rester que quelques semaines or à cause des tas d'accidents qui arrivent tant chez les catholiques que chez les protestants, elle se voit obligée de prolonger son séjour. Marguerite suggère que Catherine n'est pas contente avec ce délai et soupçonne le roi de Navarre de provoquer ces accidents afin de pouvoir profiter plus longtemps de la présence des filles d'honneur de Catherine⁵².

Quelques mois plus tard, après un long séjour à Pau, Marguerite et son mari s'établissent avec la cour du roi de Navarre à Nérac où ils mènent une vie extrêmement paisible, jouissant de

⁵¹ Ils soupçonnent François de constituer un danger pour l'état.

⁵² Henri de Navarre était devenu amoureux de Dayelle, c'est-à-dire de Victoire d'Ayala qui était une Espagnole.

l'amour –extraconjugal⁵³-. Henri III qui désapprouve la situation à Nérac, décide de venir en Guyenne. Les huguenots furent avertis de cette décision et craignant que Henri III ne vienne que se saisir de leurs villes, ils courent aux armes: c'est "la guerre des amoureux". Marguerite suggère avoir prévu cette guerre et elle dit en avoir averti le roi Henri III et sa mère qui ont négligé ses conseils.

Le calme revenu à Nérac, Henri III, curieux et rancuneux contre Marguerite – Henri III accuse Marguerite d'avoir déclenché cette guerre afin de permettre à son frère préféré, François, de conclure une paix favorable -, ordonne à Catherine d'inviter Marguerite à la cour. Henri III et Catherine font de leur mieux afin de la convaincre. Marguerite accepte en fin mais non sans se rendre compte des arrière-pensées que véhiculait cette offre: "Toutes ces belles apparences de bien-veillance ne me faisoient point tromper aux fruits que l'on doit esperer de la cour, en ayant eu par le passé trop d'expérience." (MdV, 191)

4.2.4 Conclusion

Le portrait que brosse Marguerite de Catherine est celui d'une mère entièrement dévouée à ses enfants. Mais surtout à ses fils. Marguerite souligne plusieurs fois l'amour inébranlable et le lien solide plein d'affection entre Catherine et ses fils, - surtout entre Catherine et Henri d'Anjou "le fils que Catherine chérissait au-dessus des autres" (MdV, 48) -, tout en peignant la relation extrêmement compliquée qu'elle entretient avec sa mère. Lorsque Catherine offense sa fille publiquement ou l'oblige d'épouser un huguenot ou lorsqu'elle la soigne personnellement lors d'une maladie ou la défend contre ses frères, Marguerite est confrontée aux humeurs capricieuses et souvent imprévisibles de sa mère. Cependant jamais, Catherine, aussi injuste fût-elle, ne provoque la colère de sa fille. Il semble que lorsque Catherine traite sa fille peu honorablement, elle y est toujours incitée par le roi. Si l'amour qu'éprouve Marguerite pour sa mère est incontestable, il semble que les hésitations, les intermittences du cœur maternel de Catherine s'explique par les conditions politiques ou par son inavouable penchant pour son fils Henri. Selon Marguerite, cette reine mère capricieuse, « superstitieuse » (MdV, 71) et « autoritaire » (MdV, 84), participe activement à la politique. Ainsi elle organise le colloque de Poissy, elle se rend en personne dans le Midi, elle conseille le roi. La plupart du temps en train de négocier quelque paix, Catherine de Médicis, se montre

⁵³ Henri de Navarre servait Rebours, Fosseuse et les chambrières, Marguerite était servie par le vicomte de Turenne. (MdV, 176)

assez tolérable envers les huguenots. Lors de ses mémoires, Marguerite fait également quelques allusions à la troupe de courtisanes qui accompagne toujours la reine.

5 BLAISE DE MONLUC – COMMENTAIRES: LA FORCE ET LES FAIBLESSES D’UNE REINE POLITIQUE

5.1 Présentation du texte et de son auteur

Blaise de Monluc est né aux alentours de 1500 dans un pauvre village, Saint-Puy en Gascogne⁵⁴. Monluc est toute sa vie marqué d’un “sentiment d’infériorité” (préf, 13)⁵⁵ lié à ce lieu de naissance: “Tout vient de Saint-Puy. Il a été pendant toute la première sensibilité de la jeunesse rempli jusqu’à ras bord et uniquement de pauvreté. Il ne pourra jamais l’oublier et toutes ses passions seront mélanges du sentiment de pauvreté.” (préf, 13) C’est grâce à un de ses voisins, Bertrand de Goth, que Monluc parvient à quitter le village pour devenir soldat. Après avoir servi dans la compagnie du duc de Lorraine, Monluc revient à Saint-Puy. Il “y prend un cheval et trois sous et il part à l’aventure.” (préf, 15)

En juillet 1570, Blaise de Monluc, qui a servi sous quatre rois⁵⁶, “a été blessé en plein visage par une balle de mousquet” (préf, 15) qui lui a arraché le nez. Peu après cette blessure, Monluc commence à dicter le “Discours de sa vie” (préf, 17) à une vitesse extraordinaire. Après sept mois seulement, paraît la première édition dont deux copies manuscrites sont conservées à la Bibliothèque nationale. Cette vitesse est due au fait que Monluc voulait se défendre contre Du Guast, “maître des requêtes” (préf, 16) et Robert de Mondoulcet, “conseiller au grand conseil” (préf, 16). Après la paix de Saint-Germain, ces deux hommes font de nombreux procès contre les catholiques. Ils visent Monluc qui a toujours combattu les huguenots. Blaise de Monluc se décrit lui-même comme “ung fidelle, loyal subject et serviteur du Roy par toute la chrestienté” (BMC, 7)⁵⁷ et il dédie la première édition au roi Charles IX qui lui envoie alors des “lettres d’abolition” (préf, 17) auxquelles était “jointe une pension” (préf, 17). Après avoir reçu ces lettres du roi, Monluc commence tranquillement à retravailler ses *Commentaires* et il ne cesse de faire des remaniements jusqu’à sa mort en 1577. Monluc, regrettant de ne pas avoir les qualités requises pour en faire une oeuvre plus littéraire, a cherché quelqu’un d’autre pour s’occuper du style. Nous ignorons de qui il s’agit. Non seulement Monluc voulait-il se défendre contre Du Guast et de Moncoulcet mais il avait également des intentions didactiques: “Je n’écris pas à moi-même, et veux instruire ceux qui

⁵⁴ La Gascogne est une des régions en France où on a souffert le plus à cause des guerres de religion.

⁵⁵ À partir de maintenant je fais référence à la préface de Jean Giono des *Commentaires* de Blaise de Monluc par ce sigle et la page (préf, p).

⁵⁶ Notamment François I, Henri II, François II et Charles IX

⁵⁷ À partir de maintenant je fais référence aux *Commentaires* de Blaise de Monluc par ce sigle et la page (BMC, p)

viendront après moi.” (préf, 18) En outre, il a écrit ses *Commentaires* pour ne pas tomber immédiatement dans l’oubli: “que mon scripture sera cause que ma memoire ne mourra pas si tost” (BMC, 469).

Les *Commentaires* de Monluc, qui se composent de sept livres, se caractérisent par des récits extrêmement détaillés dans lesquels l’auteur ne craint pas de montrer ses émotions. Il se vante d’être le mieux renseigné mais il “s’est assez souvent rendu coupable d’interventions chronologiques graves.”⁵⁸ Aussi exactes que soient ses descriptions des lieux et des entreprises, aussi défectueuses sont ses mentions du temps. De plus, il reprend certaines épisodes lors de son discours. Malgré “le souci de s’assurer de l’exactitude de ses souvenirs” (préf, 19), il ment parfois:

“Quelquefois il ment et il emploie alors toutes les varietés de mensonges; certains sont très difficiles à déceler et on ne s’explique jamais pourquoi il ment. C’est pour se faire valoir, et c’est parfois pour se déprécier; c’est pour servir le roi et c’est pour le desservir; c’est par politique, et c’est par naïveté.” (préf, 21)

Le service militaire de Monluc coïncide presque entièrement avec la présence de Catherine de Médicis à la cour française. Comme Monluc a dévoué toute sa vie à la protection de cette reine-mère, du roi et des princes, Catherine surgit à plusieurs reprises dans les *Commentaires* de Monluc.

5.2 Portrait de Catherine

5.2.1 Les débuts à la cour – les trois premiers livres

Dans les trois premiers livres, Monluc relate les entreprises sous le règne du roi Henri II. À ce moment Catherine ne contrôle pas encore la couronne française. Aussi n’est-elle que mentionnée incidemment.

Afin de réfuter une rumeur calomnieuse le présentant comme un fraudeur, Monluc fait un inventaire de ses finances. Il mentionne le don de trois mille francs que la reine lui a fait à Angoulême. De plus, la reine et le roi ont tenu Charlotte-Catherine, la fille aînée du second mariage de Monluc, sur les fonts. Monluc suggère que la seule chose qui importe pour lui,

⁵⁸ *Dictionnaire des Lettres françaises – le XVIe siècle* (p842)

c'est de demeurer en la grâce de la cour française: "Et pourveu que je demeure en la bonne grace du Roy, de la Reyne et vostre et de Monsieur vostre frère, je me diray tousjours le plus content homme de ce monde." (BMC, 17)

Lors d'un entretien privilégié avec le roi Henri II, Monluc raconte tout ce qui s'est passé pendant le siège de Sienne où les troupes françaises, sous la direction de Piero Strozzi, ont essayé de protéger la ville contre l'armée florentine. Monluc défend les décisions de monsieur Strozzi qui avait désobéi au roi mais qui "estoit plein de bonne volonté" (BMC, 354). Après avoir écouté Monluc, Henri II raconte à son épouse l'histoire de Monluc "[d]e quoy la Roine fust très-aise, et le lendemain me fist cest honneur de me remercier du bon office d'amy que j'avois faict audit sieur de Strozzi, qui luy appartenoit." (BMC, 355)

5.2.2 Catherine la veuve, Monluc le traître – livre quatrième

Le roi permet à Monluc, après avoir combattu longtemps en Italie, de retourner à la maison. À peine fut-il rentré que le roi lui demande de partir pour une nouvelle mission. Monluc souligne son dévouement pour la couronne française: "ce que je fis incontinent, n'ayant presque veu ma maison et mes amys; mais la gloire de l'honneur est un poignant esguillon." (BMC, 359) Lors d'une entreprise contre la ville Pienza, monsieur de Guise a envoyé Henri de Mesmes "pour estre superintendant des finances." (BMC, 398) Malgré l'accueil amical de Monluc, Henri de Mesmes fait tout pour nuire à la réputation de Monluc. Ainsi il parvient à mettre Monluc "en la mauvaise grâce de monsieur de Guyse" (BMC, 398) qui donne en conséquence la charge de Monluc à de La Molle. Aussi Henri de Mesmes tente-t-il de diffamer Monluc auprès de la reine. Mais la cour avertit Monluc des projets d'Henri de Mesmes. Monluc suggère que la reine se fie vraiment de lui: se souvenant de la loyauté de Monluc, Catherine "ne s'en soucyne pas beaucoup; et Sa Majesté cognoistroit qu'il ne faudroit pas qu'elle creust légèrement mes ennemis et ceux qui ne luy ont faict ny ne feront jamais tant de service que je luy ay faict." (BMC, 399)

Après avoir servi le roi de Navarre, Monluc, de retour à la maison, a un songe dans lequel il prévoit la mort d'Henri II lors du tournoi organisé pour célébrer les noces entre Elisabeth de France, fille aînée d'Henri II et de Catherine de Médicis, et Philippe II, roi d'Espagne. Ce songe devient réalité: Monluc apprend la mort d'Henri II par un valet de chambre du roi de Navarre. Peu après, Blaise de Monluc est soupçonné de soutenir le roi de Navarre et le prince de Condé, les chefs des huguenots. Mais Monluc, catholique zélé qu'il est, nie son implication

et “Dieu par sa sainte grâce [lui] a aidé à faire cognoistre à tout le monde que je n’ay eu jamais intelligence que avecques le Roy et la Royne et avecques ceux qui les ont servis fidèlement et loyaument” (BMC, 466). Les accusations contre Monluc s’accumulent. Ainsi la reine de Navarre raconte au roi et à la reine que Monluc avait passé un accord avec le roi d’Espagne pour lui céder la Guienne, qu’il avait ruiné cette région, qu’il n’y reste rien à manger. Monsieur de Marchastel accuse Monluc également de félonie. Il aurait été informé de la trahison par La Gravière⁵⁹ qui selon Monluc avait tout inventé. Non seulement La Gravière fut ivre lors de leur entretien mais en outre il a tout rêvé. Monluc souligne ne pas être inquiet que Catherine croit ces impostures: “ayant tant de fiance en la Royne qu’elle ne croirait pas légèrement cela.” (BMC, 467) Il suggère qu’elle se soucie même de lui en lui envoyant Le Plessis, un valet de chambre de Charles IX, pour lui “advertir qu’[il] ne [se] misse point en crainte, car ils n’en avoient rien creu.” (BMC, 467) Or, quand Le Plessis dit avoir trouvé une preuve de la “trahison” de Monluc, la reine change de camp. Ces soupçons de la part de la reine, aussi éphémères furent-ils, ont vexé Monluc. Il suggère néanmoins que cet incident n’a nullement amoindri l’estime qu’avait la reine pour lui. Selon Monluc, Catherine, “qui a bonne memoire” (BMC, 467), fait preuve de sa confiance en lui lors d’un entretien à Toulouse. La reine lui montre ses larmes et elle raconte ce qu’elle a voulu faire après avoir reçu la “fausse nouvelle” (BMC, 468) de la perte de la bataille de Dreux: Elle voulait “tâcher gagner la Guyenne, passant par l’Auvergne, pour l’esperance qu’elle avoit en moy” (BMC, 468).

5.2.3 Catherine et Monluc au sommet du pouvoir – livre cinquième

Immédiatement après la mort du roi François II⁶⁰, Monluc rend visite à la reine à Orléans: “j’allay trouver la Royne, mère du Roy; et encore qu’elle fust bien malade, elle me fist cest honneur de commander qu’on me laissast entrer.” (BMC, 471) Monluc, qui sait que la situation du royaume est précaire, lui explique ses intentions et assure la reine de sa loyauté. Il suggère que Catherine, “[e]lle qui avoit beaucoup d’entendement” (BMC, 471), se rend aussi compte des problèmes et sachant “qu’elle auroit affaire des personnes” (BMC, 471) lui est vraiment reconnaissante de son dévouement: “Sa Majesté me remercia fort.” (BMC, 471) Non seulement Catherine, mais également ses courtisanes estiment Monluc: “Madame, vous n’avez point de plus fidelles serviteurs que ceux de Monluc.” (BMC, 471) Après une entreprise à Agen contre les huguenots, Monluc perd les bonnes grâces du roi de Navarre. Le

⁵⁹ La Gravière fut un conseiller au grand conseil.

⁶⁰ Monluc ne raconte rien sur le règne de François II. Il dit laisser “ce subject aux historiens” (BMC, 470).

duc de Guise lui conseille alors d'essayer de se réconcilier avec le roi de Navarre. Ayant suivi le conseil de de Guise, Monluc décide de revenir à la cour afin de protéger la reine et ses enfants. Monluc souligne à maintes reprises l'estime de Catherine pour lui quand la reine lui demande son avis sur l'état des affaires en Gascogne. Monluc lui communique ses craintes concernant la sécurité des princes. Et après la nouvelle de la mort cruelle de monsieur de Fumel⁶¹, une nouvelle qui touche Catherine particulièrement, elle se soucie également de la sécurité de ses enfants. Le roi de Navarre lui propose d'écrire une lettre à de Burie mais Catherine ne se fiait pas vraiment à lui. Alors, le roi de Navarre et Catherine décident d'envoyer Monluc à Guienne. Monluc, "cognoissant bien que ce n'estoit pas oeuvre achevée mais oeuvre qui s'alloit commencer" (BMC, 475), ne voulait pas accepter cette charge. Or la reine fait tant d'efforts afin de lui convaincre – elle engage même monsieur de Valence, le frère de Monluc – et Monluc se voit "contraint de l'accepter" (BMC, 475). Après avoir visité Paris et Bordeaux, Monluc se retire en sa maison d'Estillac. À peine arrivé, il doit accueillir le ministre la Barrelle, représentant des huguenots. Ce ministre, content que Monluc ait accepté cette charge de la reine, lui présente "de par toutes les eglises, quatre mil hommes de pied payez." (BMC, 477) Or Monluc pense connaître les vraies intentions de ce "bon present" (BMC, 476): "c'est de mettre le royaume en division" (BMC, 477) et il refuse de l'accepter. Les efforts d'un autre ministre, Boismormand, sont également en vain. Puis un des fermiers de Monluc se mêle à l'affaire et il précise à Monluc que ces ministres ne voulaient que lui payer de l'argent de sorte qu'il ne court pas aux armes envers eux. Or Monluc refuse toujours d'y consentir. Finalement, le capitaine Sendat arrive. Voyant qu'il ne peut pas convaincre Monluc, il lui propose d'accepter l'argent et de le prêter alors au roi "pour leur faire la guerre." (BMC, 479) Mais cette proposition déshonorable ne plaît pas du tout à Monluc. Entre-temps, la reine s'étonne de la passivité de Monluc et lui demande d'agir. Monluc, craignant décevoir la reine, ne sait toutefois pas quoi faire. C'est le lieutenant du Franc qui parvient à changer l'attitude de Monluc. En outre, du Franc dévoile à Monluc les conspirations faites dans le conseil du roi. Sans hésiter Monluc rapporte toutes ses histoires à Catherine qui en fut fort étonnée. Monluc demeure un informant fidèle de la reine. Ainsi il l'avertit aussi de la "sédition fomentée en Gascogne par les officiers du roi" (BMC, 1530). Si Catherine n'est pas très présente dans les *Commentaires* de Monluc, il suggère néanmoins souvent qu'elle prend les décisions importantes. Par ailleurs il renforce ainsi sa propre

⁶¹ François de Séguenville, assassiné dans son château "par ses propres subjects, qui estoient huguenots." (BMC, 474)

importance puisqu'il se peint en conseiller de Catherine: elle écrit à Monluc de punir les officiers.

De plus en plus de villages commencent à se révolter et Monluc, avant tout préoccupé par la sécurité du roi et de la reine, veut aller les informer. Or les autres seigneurs de l'armée ne lui permettent pas de partir. De plus, des lettres lui parviennent dans lesquelles la reine lui ordonne de rester en Guienne pour conserver le pays. Il va de soi que Monluc obéit. Lors de ce récit dans ses *Commentaires*, il peint Catherine comme une princesse sensible qui a déjà beaucoup souffert:

“Je vis bien que les pauvres princes n'estoient pas sans peine, et la Roynne sur tout, laquelle me mit de sa main des mots pitoyables. Les grands ont quelquefois, et quand Dieu le veut, besoing des petits; il faut qu'ils recognoissent qu'ils sont du monde. Ceste pauvre princesse en a eu sa bonne part.” (BMC, 514)

Dans le récit de la victoire de Vergt, Monluc vante son rôle important dans la bataille. Cette victoire avait eu des conséquences favorables pour le roi.⁶² Monluc souligne à cette occasion que lui-même fit “alors des plus grands services à [s]on Roy et maistre que gentilhomme fit jamais, et à son grand et extreme besoin et nécessité” (BMC, 570), tout en appelant la reine en témoignage:

“Et que la Roynne mette la main sur sa conscience, je m'assure qu'elle le confessera; elle sçavoit mieux que tout autre la nécessité où les affaires estoient, et combine cela incommode les intelligences que monsieur le prince avoit en Guyenne, de laquelle il faisoit estat.”⁶³ (BMC, 571)

Lorsque la paix d'Amboise est instaurée, Monluc veille sévèrement qu'on respecte cette paix: celui qui transgresse l'édit est pendu, fût-il catholique ou protestant. Cette sévérité a pour conséquence que la Guienne demeure en paix pendant cinq ans: “Et quand les deux religions virent que les uns ny les autres ne pouvoient avoir d'assurance de moy, s'ils transgressoient, il se commençarent à entr'aimer et se frequenter.” (BMC, 581) Or, cette période de paix apporte beaucoup de malheur à Monluc: son fils, le capitaine Peyrot, “se voyant inutile en France, pour n'estre courtesan, et ne sçachant nulle guerre estrangère où s'employer” (BMC, 582) organise une entreprise pour aller conquérir “quelque chose en Afrique” (BMC, 582). Lors de cette entreprise il perd sa vie. Ainsi meurt le deuxième fils de Monluc. Monluc aurait voulu empêcher cette entreprise et il souligne que la reine en était au courant: “On sçait bien,

⁶² Cette victoire était par contre néfaste pour le prince de Condé, chef des huguenots, qui voulait réduire la Guienne.

⁶³ “Monluc à Saint-Sulpice, 12 octobre: Et vous pouvez assurer, monsieur mon cousin, que la Guienne est aujourd'huy toute reduicte, qui estoict la plus grande esperence que M. le prince de Condé avoict.” (BMC, 1246)

et la Royne mieux que tout autre, que je ne fus jamais l'auteur de ceste infortunée entreprinse.” (BMC, 583)

5.2.4 Catherine capricieuse, Monluc dévoué – livre sixième

Même pendant la paix qui suit après l'instauration de la paix d'Amboise, Monluc observe tous les événements en Guienne méticuleusement et il ne cesse d'en informer la reine. Entre-temps le roi, accompagné de la reine et de la cour, était en train de visiter son royaume. Lors de l'Entrée royale à Toulouse, Monluc rencontre le jeune roi et la reine-mère et il a avec eux un entretien auquel il renvoie de multiples fois dans ses *Commentaires*.⁶⁴ Il est vrai qu'il aime souligner les liens de respect et de fidélité qui le lient à Catherine: “La Royne me fist cet honneur de me dire tout ce qui se passoit, et me monstra la fiance qu'elle avoit en moy” (BMC, 585). De plus, il suggère que Catherine fut du côté des catholiques: “elle n'aimoit pas les huguenots.” (BMC, 585) Monluc insiste sur les conséquences néfastes qu'une éventuelle défaite à Dreux aurait eues: “l'estat eust changé et la religion” (BMC, 585). Il suggère que la reine craint beaucoup tels changements. Aussi Catherine voulait elle-même observer la situation en la Guienne. Traversant cette région, la reine constate que la Guienne fut moins ruinée que les huguenots avaient prétendu.

Monluc se peint remplissant sa promesse faite à la reine. Il fait tout pour protéger Catherine et ses enfants. Ayant découvert la formation d'un complot, il “en advertit secrettement la Royne tout aussi tost, car [il] ne le pouvoit porter sur le coeur.” (BMC, 586) Catherine s'étonne fort de cette nouvelle et ordonne à Monluc de s'informer davantage: “Sa Majesté me demanda advis comme elle s'en devoit gouverner.” (BMC, 586) Ses avis comptent et Catherine prend souvent le temps de peser les avantages et les inconvénients des propositions que Monluc lui soumet: “Deux jours après, Sa Majesté souppant, elle m'appella et me dict qu'elle avoit pensé mieux en l'affaire que je luy avois parlé, et qu'elle ne trouvoit que mon conseil estoit fort bon” (BMC, 587).

Force est de constater que Monluc présente la reine comme très influente auprès du roi. La proposition qu'elle transmet cause cependant “plusieurs grandes difficultez” (BMC, 587) au conseil. Dès lors la reine ordonne à Monluc de venir l'aider. Lors du conseil même elle montre sa confiance en Monluc, en l'encourageant d'exposer son point de vue sur les affaires. Le roi et la reine poursuivent alors leur voyage et ordonnent à Monluc de rester en Guienne

⁶⁴ Lors de cet entretien Catherine lui avait parlé de son désespoir après avoir reçu la nouvelle de la perte de la bataille de Dreux. Cf. supra

afin d'essayer de conserver la paix⁶⁵. Entre-temps la reine se souvient d'une proposition que Monluc lui avait faite à propos de la ville de la Rochelle: il lui avait proposé d'en chasser les huguenots. Mais "elle craignoit tant de mettre les choses en trouble qu'elle n'ozoit rien remuer." (BMC, 589) Elle avait même accusé Monluc d'avoir voulu "dresser quelque chose au prejudice de la paix." (BMC, 589) En somme il souligne la volonté pacifique de Catherine, volonté qu'il ne partage nullement. Monluc insinue même que ce refus a été une erreur importante: "car si ceste plume eust esté enlevée aux huguenots et assurée, comme je luy dis qu'elle devoit faire, la France n'eust veu tant de mal-heurs." (BMC, 589) Apparamment ce ne fut pas la seule fois que la reine n'ait pas prêté pas attention à ses avertissements. Au moment où le roi commence à sortir de Bretagne, Monluc reçoit de nouveaux renseignements inquiétants sur les huguenots. Il en avertit la reine à plusieurs reprises "mais elle n'y voulut jamais adjouster foy." (BMC, 589) Monluc envoie alors Martineau, contrôleur des guerres, à la reine pour l'informer mais il "ne fut guières bien venu d'apporter telles nouvelles" (BMC, 589). Trois jours plus tard, un des secrétaires de Monluc arrive à la cour et "en mesme temps que Boëry arriva, Sa Majesté en fut advertie de tous les autres gouvernements de la France". (BMC, 590) La reine ne semble plus tellement estimer Monluc. Quand il propose au roi et à la reine de venir leur rendre visite, "le Roy [lui] manda qu'il ne le vouloit point". (BMC, 590) Cependant Monluc ne renonce pas à ses devoirs envers la reine et ses fils. Comme il a beaucoup d'amis, tant catholiques que huguenots, il est bien au courant de ce qui se passe dans le royaume. Lorsqu'il apprend que le prince de Condé et l'amiral ont ordonné aux huguenots de se préparer, il envoie monsieur de Lussan à la reine afin de l'avertir. Non seulement elle "refuse encore de croire aux avertissements de Monluc" (BMC, 1530) mais elle lui ordonne également qu'il "n'adjoutasse foy aux avertissements que l'on [lui] donnoit, et qu'[il] fisse seulement garder les edicts." (BMC, 591) Or Monluc ne l'écoute pas et ne cesse d'informer la reine. Monluc peint Catherine sous un angle plus négatif: elle ne prête toujours pas attention à ces avertissements et elle commence à se fâcher contre Monluc. De plus, elle prétend être mieux renseignée sur l'état du royaume que Monluc. "[E]lle dict à Araigues, syndic de Condommois, que je ne luy donnasse plus d'advis, car elle sçavoit bien tout le contraire de ce que je luy mandois, et qu'il sembloit que j'eusse peur." (BMC, 591) En outre, Monluc découvre qu'on se moque de lui au conseil du roi. Il s'étonne fort de cette attitude peu reconnaissante de la reine: "Je m'estonnois fort comment la Royne, qui avoit si bon entendement, se resouvenant de ce qu'elle m'avoit dict, me traictoit ainsi." (BMC, 591)

⁶⁵ Cf. supra p 44

Comme les preuves d'une attaque imminente des huguenots s'accumulent, Monluc fait encore une fois de son mieux pour convaincre la reine. Il envoie le baron de Gondrin à la cour qui avait pour seule mission de persuader la reine du dévouement de Monluc. Or ces efforts sont également en vain. Catherine répond au baron "qu'elle ne vouloit plus escouter nul advertisement que [Monluc] luy donna[t]" (BMC, 593). Par ailleurs elle souligne être suffisamment renseignée sur les activités des huguenots. Monluc peint une reine qui choisit le camp des huguenots, qui, selon elle, ne voulaient que de la paix. Il ne peut que conclure que Catherine est trompée par les huguenots: "elle estoit, à mon advis, charmée par je ne sçay quelles gens." (BMC, 593) Or après la confirmation des projets des huguenots, Catherine rétablit le contact avec Monluc. Elle lui annonce la retraite de Meaux⁶⁶. Neuf jours après la Saint Michel, le début de la deuxième guerre civile, le capitaine Burée apporte deux lettres à Monluc. Une du roi et l'autre de la reine. Dans ces lettres "Leurs Majestez me discouraient leurs fortunes et comme l'on les avoit faillis de prendre" (BMC, 607). Ils demandent aussi à Monluc de tout faire pour conserver la Guienne. Sans hésiter, il les assure de son aide. Aussi souligne-t-il dans une lettre à la reine qu'elle peut se fier à lui: "je ne faillis d'escire à la Royne qu'elle ne fust plus si incredule ny sourde à mes advertisements et que, si elle eust voulu commencer la feste et gagner le devant, qu'elle eust mis le jeu bien loin à ses ennemis." (BMC, 607)

Monluc tente une nouvelle fois de convaincre la reine d'enlever la Rochelle, occupée par les huguenots. Pendant le conseil de guerre à Bordeaux, il souligne la position stratégique de la Rochelle⁶⁷ et il parvient à montrer aux autres seigneurs présents la nécessité de sa reconquête avant d'entreprendre une "tierce guerre" (BMC, 632). Monluc et les autres membres du conseil élaborent toute une stratégie militaire et même un plan pour financer l'entreprise. Monluc envoie alors son neveu, le sieur de Leberon, à la cour pour soumettre ce plan à la reine, "pour que Sa Majesté comprendroit mieux cest affaire que personne de son conseil." (BMC, 634) Monluc suggère qu'il connaît la reine et prévoyant sa réaction, il avait ordonné à son neveu "de dire à la Royne que j'estois si malheureux aux conseils que je luy donnois, qu'elle n'y avoit jamais voulu adjouster foy, encores qu'elle voyoit qu'ils se trouvoient tousjours veritables; et que je la suppliois de me vouloir croire une fois en sa vie seulement, et que, si elle ne le faisoit, elle s'en repentiroit". (BMC, 634) Après avoir écouté le sieur de

⁶⁶ "Le 26 septembre, sur la nouvelle que les chefs huguenots, réunis secrètement à Rosay-en-Brie, avaient décidé d'enlever le roi et tout son conseil, la cour s'était réfugiée dans la place forte de Meaux. Le 28 septembre, protégée par les Suisses qu'on avait fait venir, elle rentra à Paris." (BMC, 1271)

⁶⁷ La Rochelle domine cinq rivières navigable (BMC, 757)

Leberon, la reine lui dit vouloir discuter de ce plan avec le conseil. Quelques jours plus tard, elle lui dit simplement que le conseil du roi n'avait pas approuvé le plan et le renvoie à Monluc. Ce dernier en est fort indigné mais au lieu de se fâcher contre la reine, il blâme les conseillers du roi: "Je sçay bien, encores que tous les jours je fisse miracles, on ne croyoit jamais à la cour que je fusse devenu saint, à tout le moins ceux qui sont auprès du Roy" (BMC, 634).

Après le conseil tenu à Gordon, Monluc reçoit l'évêque de Cahours qui l'informe sur les Provençaux qui s'approchaient de la ville de Cahours. L'évêque demande à Monluc de venir à son secours. Or Monluc constate avec amertume que Catherine ne le reconnaît plus comme un intermédiaire valable: Elle avait envoyé un de ses serviteurs à monsieur d'Escars, le grand sénéchal de Guienne, qui lui donne une lettre "luy mandant que le plus secrettement qu'il pourroit il fist passer cest homme, lequel elle envoyoit au camps des Provençaux pour découvrir le nombre qu'ils estoient." (BMC, 643) L'ironie veut que monsieur d'Escars avertit Monluc de cette lettre et qu'ils discutent ensemble de la façon de procéder.

5.2.5 Monluc blâme les conseillers du roi – livre septième

La situation en France est toujours précaire. Monluc est informé que des conseillers ont avisé le roi de faire "encoigner les huguenots dans la Guyenne." (BMC, 757) Monluc en est fort indigné: "ces bons conseillers le font pour leur commodité et pour jeter la guerre loin d'eux" (BMC, 757). Nonobstant les disputes qu'il a eues avec la reine, Monluc suggère qu'elle n'admettra jamais une stratégie si néfaste pour cette région de la France. Il ne croit pas que "ceste parole soit sortie de la bouche de la Royne, car elle y a toujours trouvé et y a encores de bons serviteurs." (BMC, 758)

Entre-temps le roi lui donne l'ordre d'aller envahir le Béarn le plus vite possible. Comme le roi ne mentionne pas comment financer cette entreprise, Monluc envoie Espalencques à la cour pour y communiquer ce qu'une telle opération militaire requiert. Au lieu d'écouter ces demandes, la cour reproche à Monluc de tarder trop longtemps. De plus, elle lui reproche "qu'il y avoit trois ans qu' [il] n'avoit rien faict qui vaille." (BMC, 767) Ces reproches ont tant vexé Monluc, qu'il était sur le point d'abandonner le projet. "Toutesfois a la fin [il se] resoluz de ne le faire, cognoissant bien que ces lettres ne venoient pas du naturel du Roy, de la Royne ny de Monsieur" (BMC, 767) et il en blâme les conseillers du roi. Il regrette "de

n'estre voulu desprendre que du Roy et de la Roïne" (BMC, 767) car il comprend maintenant le pouvoir "de ceux qui ont credit près Leurs Majestez: encore que je feisse le plus mal qu'homme sçauroit faire, ils me couvriroient mes fautes" (BMC, 767). Soulignant qu'à maintes reprises, Monluc présente le roi et la reine entourés de mauvais conseillers ignorants ou manipulateurs.

5.2.6 Des suppléments aux *Commentaires*

Après avoir terminé son livre, Monluc a composé encore quelques suppléments. Dans ces textes, il renvoie une troisième fois à l'entretien à Toulouse où la reine lui aurait fait quelques confidences. Monluc plus informé, refuse de dévoiler davantage les pensées de la reine, soulignant aussi sa propre loyauté. Il montre son dévouement envers elle également en la défendant – comme Brantôme – contre ceux qui l'ont accusée "d'estre cause des premiers remuemens qui advindrent aux premiers troubles" (BMC, 834): "il est bien aisé de reprendre et trouver en faute ceux qui ont le maniemment des affaires du monde, et mesmes si grands comme elle a eu, ayant sur ses bras le Roy et messieurs ses frères si jeunes" (BMC, 835). De plus, il la lave de tout soupçon. Elle n'a jamais été complice des huguenots: "Je vous prie, quelle apparence y avoit-il qu'elle eust intelligence avec ledit seigneur prince? Ce qu'elle a faict depuis a bien monstré le contraire." (BMC, 835)

Peu après la Saint-Barthélemy, la reine informe Monluc sur la découverte de la "grande conspiration contre le Roy et son estat, et que cela avoit esté cause de ce qui estoit advenu." (BMC, 835) Monluc refuse de s'exprimer nettement sur ce sujet: "Je sçay bien ce que j'en creuz." (BMC, 835) Après le massacre de la Saint Barthélemy, la reine ne songe qu'à prendre la Rochelle, "seul refuge des huguenots" (BMC, 836). Monluc souligne qu'il avait déjà à plusieurs reprises proposé à la reine de s'emparer de la Rochelle⁶⁸, mais elle n'a jamais voulu l'écouter par crainte de "faire reveiller la guerre" (BMC, 836). Il blâme la reine pour ses hésitations: "elle fit là une grande faute" (BMC, 836). Si elle l'avait écouté, l'armée de la reine aurait pu "se rendre maistresse [de la Rochelle] sans bruict et sans rien rompre". (BMC, 836) Or, à cause de ce délai, les huguenots étaient bien préparés et le siège de la Rochelle a été extrêmement sanglant. Monluc y a perdu plusieurs parents, y compris son fils Fabien. En somme, Monluc présente malgré lui les défaillances politiques de la reine. Ses hésitations à

⁶⁸ Cf. supra

propos de la Rochelle, ses projets inénarrables pour la Guienne⁶⁹ sont autant de signes de sa relative faiblesse politique.

Lors du récit de la mort du roi Charles IX, Monluc brosse de nouveau un portrait plus flatteur de Catherine. Il décrit l'embarras de la reine à la mort de ce fils. Il souligne l'estime de la reine pour lui: "Sa Majesté me fit cest honneur de m'escire, et me prier l'assister en une si grande affliction, pour sauver l'estat, attendant la venuë du Roy." (BMC, 839) Monluc se rend à Paris et accompagne alors la reine à Lyon "où j'euz le plaisir de l'entretenir là tout à mon aise de plusieurs choses" (BMC, 839).

Le roi de Pologne de retour, "on le fit resouldre à la guerre"⁷⁰. (BMC, 839) Monluc, affaibli à cause de sa blessure, se sent un peu perdu à cause des conseils secrets qui se tiennent maintenant à la cour. Or ce sentiment disparaît tout à coup lorsque Catherine honore Monluc en le faisant maréchal de France: "Sa Majesté, se ressouvenant des services que j'avois faits aux roys son ayeul, père et frères, l'ayant ouy dire et veu une partie, me voulut honorer de l'estat de mareschal de France, me faisant riche d'honneur". (BMC, 839)

5.2.7 Conclusion des *Commentaires*

Les *Commentaires* sont avant tout l'histoire de la vie de Blaise de Monluc. Le portrait de Catherine n'est donc pas primordial. Comme Monluc "se montre bienveillant ou très prudent dans ses jugements sur ceux qu'il a connus"⁷¹, son portrait de la reine-mère est plus nuancé que le portrait peint par l'auteur du *Discours Merveilleux* ou par Brantôme. Dans le quatrième livre, et plus particulièrement après la mort d'Henri II, l'image de Catherine s'impose un peu plus. Il est vrai qu'elle joue à partir de ce moment un rôle politique plus important. Dans les premiers livres, Monluc dépeint Catherine comme une reine sensible et loyale envers ses amis: Elle fait un don de trois mille francs à Monluc et elle le rassure après l'incident avec Henri de Mesmes. De plus, il suggère que Catherine est préoccupée avec la sécurité de ses enfants. Dans les livres cinq et six, Monluc peint une reine influente – Catherine donne les ordres et décide d'envoyer Monluc en Guienne – et pacificatrice – Monluc souligne les hésitations de Catherine suite à sa proposition de conquérir la Rochelle, de peur de rompre la

⁶⁹ Le roi avait partagé le gouvernement de la Guienne en deux, ce qui fut "un remuement fort dommageable à la Guienne" (BMC, 838). Selon Monluc cela fut "un grand erreur au conseil du Roy, et à la Royne principalement; car encore elle en vouloit faire trois part" (BMC, 838).

⁷⁰ Une allusion à Catherine qui poussa son fils à reprendre la guerre contre Damville et les réformés du Midi, malgré les conseils pacifiques qu'avaient donnés à Henri III l'empereur Maximilien, le doge de Venise et le duc de Savoie. (BMC, 1414)

⁷¹ *Dictionnaire des Lettres françaises – le XVIe siècle* Monluc (p842)

paix –. Or le pouvoir de Catherine semble être réduit quand elle renvoie le sieur de Leberon à Monluc. Le conseil du roi n'avait pas approuvé le plan de Monluc...

Monluc souligne à maintes reprises “l'estime particulière qu'avait pour lui la reine-mère” (préf, 28). Cette estime se traduit en une ample correspondance et plusieurs entretiens dont le plus important était celui à Toulouse. Or l'estime de Catherine n'est pas inébranlable. Lors du voyage royal à travers la France, - quand le roi commence à sortir des fiefs bretons - Monluc doit constater avec amertume que la reine ne se fie plus vraiment à lui. Catherine refuse de prêter attention aux avertissements de Monluc, elle prétend être mieux renseignée que lui et elle ne demande plus de conseils. Malgré ce caractère capricieux et parfois ingrat de la reine, Monluc la traite toujours avec respect. Il ne renonce jamais à sa promesse faite à Orléans : il a promis de protéger la reine et ses enfants.

Or, s'il blâme les conseillers pour les erreurs de Catherine, vers la fin de ses *Commentaires*, Monluc ne peut se retenir de souligner la relative faiblesse politique de Catherine. En renvoyant de multiples fois à ses propositions à propos de la Rochelle, Monluc montre nettement son désaccord avec la reine, trop réticente à chasser les huguenots. C'est dans les suppléments de ses *Commentaires* que Monluc critique Catherine le plus même si le dernier portrait que Monluc brosse de Catherine est un peu plus positif. Mais il est vrai qu'entre-temps Catherine a élevé Monluc au grade de maréchal de France...

6 COMPARAISON

Dans cette partie du dossier, je présente un survol de six sujets qui caractérisent Catherine de Médicis. Les images que l'auteur du *Discours Merveilleux*, Brantôme, Marguerite de Valois et Blaise de Monluc peignent de la reine-mère, divergent parfois considérablement à propos de ces caractéristiques.

6.1 L'étrangère

L'auteur du *Discours Merveilleux* commence son pamphlet décrivant le "tres-bas lieu" (DM, 133) d'où Catherine est issue: La famille florentine de Médicis, à l'origine extrêmement pauvre, aurait réussi à gravir l'échelle sociale par des moyens pernicieux par la corruption et par la dissimulation. L'auteur dresse également une longue liste de méfaits commis par les parents foncièrement "vilains" de Catherine. Ce n'est pas seulement la mauvaise réputation de cette famille, maître en "la science de tromper" (DM, 131), que l'auteur présente. Il souligne aussi le fait qu'il s'agit d'une famille italienne. Le pamphlétaire considère l'origine étrangère de Catherine comme un défaut⁷² et il y impute plusieurs imperfections de la reine: en particulier sa superstition et sa préférence pour l'empoisonnement. Il suggère que la superstition est propre à tous les Italiens⁷³. Aussi Laurent de Médici et Madeleine de la Tour d'Auvergne auraient-ils consulté à la naissance de leur fille des astrologues qui prédisent un dessein terrible pour Catherine: "elle seroit cause de ruine totale à la maison et au lieu où elle seroit mariée." (DM, 141) Catherine fait venir, elle-même, des devins "ausquels elle adjoute fort grande foy" (DM, 231) pendant la maladie grave de Charles IX. Et lorsque ces devins lui annoncent la mort prochaine du roi, la cynique et machiavélique Catherine se soucie davantage de la succession que de la santé de son fils. Quant à sa préférence pour l'empoisonnement, l'auteur du *Discours Merveilleux* mentionne à plusieurs reprises que Catherine fait généralement empoisonner ses adversaires. Catherine aurait, entre autres, fait

⁷² Selon Jean-François Solnon, Voltaire, dans son *Essai sur les moeurs et l'esprit des nations*, répugne également à l'origine italienne de Catherine : "La ressource, utile pour un temps et dangereuse pour toujours, de vendre les revenus de l'Etat à des partisans qui avançaient l'argent, était encore une invention qu'elle avait apportée d'Italie. La superstition de l'astrologie judiciaire, des enchantements et des sortilèges était aussi un fruit de sa patrie transplantée en France." (Jean-François Solnon, *Catherine de Médicis*, p402)

⁷³ Selon Jean-François Solnon, Chateaubriand, dans son *Analyse raisonnée de l'histoire de France*, attribue la superstition de Catherine également à son origine italienne: "Elle était incrédule et superstitieuse ainsi que les Italiens de son temps". (Jean-François Solnon, *Catherine de Médicis*, p402)

empoisonner le dauphin François et elle aurait envoyé des Italiens⁷⁴ pour empoisonner l'armée du Prince de Condé.

Les origines italiennes expliquent aussi la politique "papiste" de Catherine: Si d'après l'auteur du *Discours Merveilleux*, Catherine dépense trop d'argent "à la mode du pape Leon son grand oncle" (DM, 257), elle puiserait son inspiration pour ses crimes de "son Machiavel" (DM, 213), le livre italien par excellence et "l'évangile de la Reine-Mère" (DM, 15)⁷⁵.

L'origine italienne de Catherine a inspiré aussi Brantôme. Or pour lui, l'origine florentine de Catherine est plutôt un atout qu'un défaut. Il explique que c'est la coutume des grands seigneurs de trouver des épouses en dehors de la France. L'importance politique de ces alliances étrangères, n'a pas échappé à Brantôme: "[C]omme les alliances des grands ne se peuvent prendre communément dans leurs royaumes: aussi n'est-ce pas quelquesfois le meilleur; car les alliances estrangères vallent bien autant ou plus que les prochaines." (BD, 333)

Contrairement à l'auteur du pamphlet, Brantôme exalte la grandeur de la famille de Médicis. Aussi présente-t-il une ample énumération des illustres parents de Catherine. De plus, Brantôme suggère que la princesse s'efforce pour s'adapter le mieux possible à la vie en France: elle parle presque tout le temps le français –même à des Italiens- et elle essaie avec beaucoup de courage de chasser tous les Anglais de la France.

A en croire Marguerite de Valois, Catherine a tout fait pour gommer ses propres origines italiennes. La princesse ne voit pas sa mère comme une étrangère. Et quand elle évoque la superstition de Catherine, c'est sans établir le lien avec ses origines italiennes.

Il en va de même pour Monluc qui ne semble pas non plus considérer Catherine comme une étrangère. S'il dévoile dans ses *Commentaires* prudemment quelques défauts politiques et stratégiques de Catherine, il ne les attribue pas à son origine italienne ou à ses lectures florentines.

En somme, l'auteur du *Discours Merveilleux* est bien seul dans sa dénonciation de l'étrangère, ou de l'Italienne Catherine. Dans son livre sur Catherine de Médicis, Jean Orioux, met l'accent sur le paradoxe que révèle l'histoire de Catherine, considérée comme une étrangère à une époque où la culture italienne était à la mode: "Elle dut se franciser tandis que la mode à la cour était de s'italianiser. Le rare de cette conjoncture qui aurait pu lui être favorable, c'est

⁷⁴ En soulignant qu'il s'agit d'Italiens que Catherine envoie pour faire empoisonner l'armée, le pamphlétaire suggère que cette pratique pernicieuse d'empoisonner des adversaires est propre à la culture italienne.

⁷⁵ Nicole Cazauran emprunte cette expression d'un discours écrit après le *Discours Merveilleux*, c'est-à-dire le *Tocsain contre les massacreurs*, Reims, J. Martin, 1577

qu'au contraire Catherine fut tenue par l'aristocratie et même par le peuple comme un corps étranger et d'autant plus qu'elle n'était pas de race royale."⁷⁶ Orioux semble donc suggérer que les sentiments xénophobes que véhicule l'auteur du *Discours Merveilleux* furent partagés par l'aristocratie et le peuple.

6.2 La reine – mère

Selon l'auteur du *Discours Merveilleux*, c'est à cause des "artifices" (DM, 147) que Catherine accouche après dix ans de mariage d'un premier fils. Il peint la reine comme une mère égoïste, qui manipule et corrompt ses propres enfants: Catherine enlève à Charles IX ses précepteurs pour qu'il reste ignorant. Elle essaie également de distraire Charles de la politique de sorte qu'elle ait les mains libres pour gouverner le royaume. Désirant éliminer le duc de Guise, Catherine utilise ses fils, très vétilleux quant à l'honneur de leur soeur Marguerite, pour leur faire assassiner de Guise. Elle oblige Marguerite de se marier avec le roi de Navarre, chef des protestants dans une rusée tentative de réconcilier les catholiques et protestants. En outre, elle fait enfermer son fils cadet, François, en attendant le retour de Pologne de son autre fils, Henri, car elle craignait ne pas pouvoir contrôler François qui "condamnoit les trahisons et cruautéz" (DM, 231).

Sur la longue absence de progéniture dans le ménage de Henri II et de Catherine – le couple reste dix ans sans enfants –, Brantôme a ses idées. Il estime que c'est "selon le naturel des femmes de la race de Médicis qui sont tardives à concevoir" (BD, 341). Il peint Catherine comme une mère très dévouée, prête à tout afin de conserver la couronne française pour ses enfants. Si Catherine commet quelque erreur, cela est fait pour le bien de la France et de ses enfants. Brantôme suggère par ailleurs, que Catherine a toujours essayé de maintenir une certaine harmonie, un équilibre entre les princes et les princesses. Au moment où François, qui a su s'évader de la cour, court aux armes contre son frère Henri, Catherine "en [prend] un tel regret de voir le frère bandé contre le frère et son roy, qu'elle jur[e] qu'elle mourroit en la peine" (BD, 360). Et bien que la relation entre la France et l'Espagne soit assez tendue, Catherine a toujours essayé d'entretenir une relation amicale avec ce pays voisin pour le bien de sa fille Elisabeth, mariée avec le roi d'Espagne: "elle a voulu tousjours entretenir le roy

⁷⁶ Jean Orioux, *Catherine de Médicis*, (p10)

d'Espagne comme son bon gendre, afin qu'il en traictast mieux sa belle et bonne fille" (BD, 366).

Mais il va de soi que pour comprendre les réalités des sentiments maternels de Catherine, les *Mémoires* de Marguerite sont une mine. Marguerite y peint avec verve la relation compliquée avec sa "si bonne" (MdV, 43) mère. Certes, selon la princesse de Valois, Catherine est entièrement dévouée à ses enfants et plus particulièrement à ses fils. La reine-mère fait tout afin de conserver la couronne pour eux. Marguerite souligne de multiples fois l'amour inébranlable de Catherine pour son fils Henri. Or Catherine semble beaucoup moins affectueuse envers sa fille. Marguerite suggère que Catherine est très capricieuse: un moment elle se fie à sa fille et elle la défend contre les inventions de du Guast, quelque temps après elle refuse de l'écouter, lui fait des reproches publiques et la force d'épouser le chef protestant, Henri de Navarre.

Ces considérations importent peu pour Monluc. Aussi Monluc ne parle-t-il pas vraiment de Catherine en tant que reine-mère. Il souligne toutefois la constante préoccupation de Catherine pour la sécurité des princes et princesses.

Si donc, selon l'auteur du *Discours Merveilleux*, Catherine ne craint pas corrompre ses propres enfants pour obtenir plus de pouvoir, Brantôme peint Catherine comme une mère entièrement dévouée à ses enfants. L'historien moderne Robert Jean Knecht, insiste, comme Brantôme, sur le dévouement de Catherine pour ses enfants: "Catherine était une mère très dévouée, comme le révèle sa correspondance: une grande quantité de ses premières lettres sont adressées à Jean d'Humières, le gouverneur des enfants royaux."⁷⁷

Toutefois il semble difficile de démêler les stratégies politiques et les sentiments maternels de Catherine. Ces passions se confondent souvent. Au grand dam de Marguerite.

6.3 Une catholique dévote ou une protestante dissimulée?

Selon l'auteur du *Discours Merveilleux*, Catherine utilise la religion à ses propres desseins. Il suggère que la reine change plusieurs fois de religion: un moment elle soutient les catholiques et peu après elle aide les protestants. En fait, elle prend le parti de ceux qui peuvent lui procurer le plus de pouvoir. Le pamphlétaire considère le massacre de la Saint-Barthélemy

⁷⁷ Robert Jean Knecht, *Catherine de Médicis*, (p49)

comme la trahison ultime de la reine envers les protestants. Selon lui, cet évènement enterre définitivement la prétendue volonté de réconciliation de Catherine.

Même s'il semble peu s'intéresser à la religion, Brantôme suggère que Catherine est une catholique zélée qui n'oublie jamais ses obligations envers Dieu: "Entre toutes ses perfections, elle estoit bonne chrestienne et fort dévotte" (BD, 376). En outre, il suggère que Catherine compte sur sa foi en Dieu lors des moments difficiles. Ainsi Catherine réussit à surmonter la tragédie de la mort de son mari grâce à sa foi. Et lorsque ses deux fils s'affrontent, Catherine supplie Dieu de les réunir: "[E]lle ne supplioit rien tant Dieu que de luy envoyer cette grâce de réunion" (BD, 360).

La très catholique Marguerite suggère également dans ses *Mémoires*, que Catherine est toujours restée catholique à une époque où toute la cour était "infectée d'hérésie" (MdV, 42). Sa tolérance envers les huguenots a plus à voir avec un désir de paix qu'avec une sympathie pour cette religion.

Et Monluc aussi est convaincu des engagements catholiques de Catherine: "elle n'aimoit pas les huguenots" (BMC, 585). Il étaye son opinion en soulignant le désespoir de Catherine après avoir reçu la fausse nouvelle de la perte de la bataille de Dreux. C'est qu'une éventuelle défaite à Dreux aurait eu des conséquences désastreuses pour le catholicisme dans le royaume. Or au moment où Catherine ne prête plus attention aux avertissements de Monluc à propos d'une attaque imminente des huguenots – elle défend même les huguenots et déclare qu'ils ne veulent que la paix-, le très engagé Monluc soupçonne Catherine d'avoir changé de camp.

Par ses doutes Monluc confirme, sans doute à son insu les dires de l'auteur du *Discours Merveilleux*. Dans son livre sur Catherine de Médicis, Jean-François Solnon reprend quelques citations de Catherine même. Une des citations correspond à l'avis de l'auteur du *Discours Merveilleux*: "La religion est une couverture dont souvent l'on se sert pour cacher une mauvaise volonté."⁷⁸ Il semble bien que cette catholique dévotte (Brantôme) connut tous les ressorts de la politique moderne. Souvent la religion sert de prétexte à l'action politique, à la guerre. Mais que révèle cette lucidité sur la réalité de sa propre foi?

⁷⁸ Jean-François Solnon, *Catherine de Médicis*, (p9)

6.4 La reine, la “régente”, l’intriguante

D’après l’auteur du pamphlet, toute la vie de Catherine est vouée au pouvoir. Il suggère que cette volonté du pouvoir se révèle – bien que encore subtilement – pendant son mariage avec Henri II: Catherine “fait la cour à monsieur le Connestable” (DM, 147) dans une tentative de devenir un peu plus puissante. Or ces timides essais ne sont rien comparés à ceux qu’entreprend Catherine après la mort de son mari et de son fils François II. Pendant la minorité de Charles IX, Catherine essaie d’écarter les personnes importantes de la cour. Elle change tout le temps de conseiller et ne se fie à personne: un moment elle soutient les de Guise et peu après elle prend le parti du prince de Condé. Elle met en pratique la maxime machiavélique “diviser pour régner” (DM, 15)⁷⁹ et réussit ainsi d’acquérir petit à petit plus de pouvoir. L’auteur du *Discours Merveilleux* suggère que Catherine est une grande actrice, jamais satisfaite. Sa volonté du pouvoir semble insatiable. Au moment où elle saisit que ses adversaires commencent à devenir plus puissants, elle fait déclarer Charles IX majeur pour pouvoir continuer à gouverner par son fils. Elle diminue aussi l’autorité des conseillers.

Le pamphlétaire suggère que Catherine désire en effet la paix mais uniquement quand cela lui convient, c’est-à-dire quand cette paix lui permet d’augmenter son pouvoir. Catherine n’aurait promulgué l’édit de Janvier que pour renforcer sa position auprès des huguenots et pour affaiblir le roi de Navarre. Elle ne recule devant rien pour atteindre son but. Selon l’auteur du *Discours Merveilleux*, les secondes guerres civiles se sont même déclenchées par les inventions de Catherine: Ayant découvert que les partis risquent de se regrouper contre elle en temps de paix⁸⁰, la reine entame des préparatifs pour exécuter le prince de Condé obligé alors de recourir aux armes. “[E]lle conclut en son entendement de troubler la paix qui nous reunissoit de jour en jour, et pour ce faire resveiller les guerres de la religion, qui estoient à demi assopies.” (DM, 173) Après la mort du Connétable lors de ces guerres, Catherine, contente de voir un des hommes importants de la cour éliminé, fait réinstaurer la paix par le roi. Or cette paix est née d’une arrière-pensée de Catherine: grâce à la trêve, le prince de Condé peut renvoyer son armée ce qui signifie la fin du danger croissant des huguenots. Mais Catherine n’est pas seulement une habile manipulatrice. L’auteur du *Discours Merveilleux* souligne qu’elle s’est arrogé le pouvoir du royaume, ignorant la loi salique et les autres constitutions après la mort du roi Charles IX. En somme, selon l’auteur anonyme du

⁷⁹ Voir aussi, Nicolas Machiavelli, *Le Prince*, Classiques Garnier, édition Bordas, 1987, traduction de Christian Bec, p 280

⁸⁰ Il n’y avait pas de guerre qui requérait l’attention des grands seigneurs.

pamphlet, Catherine recherche activement le pouvoir. Par des ruses et des manipulations subtiles, cette reine intrépide devient de plus en plus puissante. Elle ne sera pourtant jamais satisfaite.

Cette participation active, ce goût du pouvoir n'a pas échappé à Brantôme puisqu'il suggère aussi que Catherine participait déjà activement au gouvernement pendant son mariage avec le roi Henri II. Celui-ci aurait même nommé, selon Brantôme, sa femme régente lors de son voyage en Allemagne. Catherine avait très bien géré les affaires de la France en l'absence de son mari. Et après la mort de François II, Catherine acquiert légalement la régence du royaume. Outre ces précisions historiques et objectives, Brantôme souligne à maintes reprises le génie politique de la reine-mère. Quand le roi de Navarre décide de quitter la cour emmenant avec lui entre autres le connétable, Catherine parvient à contrecarrer ce projet par des subtilités. Si Brantôme souligne le côté pacificateur de Catherine abhorrant des batailles et des querelles – elle réussit à imposer une trêve – il n'ignore pas qu'elle osait aussi lancer la guerre – la reine-mère court parfois aux armes afin de se protéger –. Or pour éviter de nouvelles tueries, elle s'impose souvent comme conciliatrice. Ainsi elle a réussi à réconcilier de Grillon et d'Entragues.

Marguerite de Valois, elle aussi, souligne le génie politique de sa mère. Selon Marguerite, Catherine, qui ne désire que la paix, exerce une politique de tolérance envers les huguenots. Elle en veut pour preuve l'édit de Janvier que Catherine fait signer par Charles IX. Par ailleurs Catherine organise le voyage de Bayonne pour renforcer le pouvoir royal et se concilier avec l'Espagne. Elle conseille aussi à François d'Alençon de faire éloigner Bussy de la cour pour éviter de nouvelles disputes avec le roi Henri III. De plus, au moment où François a su s'évader de la cour et a décidé de se battre contre son frère Henri, Catherine s'interpose et court d'un fils à l'autre. Dans les *Mémoires* de Marguerite c'est donc Catherine qui préserve et négocie les paix et qui ose s'imposer la paix aux parties en guerre. Ainsi lorsque la situation dans les provinces du Midi devient précaire, Catherine décide de s'y rendre en personne.

Si Monluc s'intéresse peu à la mère Catherine, il peint Catherine comme une reine-mère influente. Pour Monluc, après la mort d'Henri II et de François II, c'est elle qui semble prendre les décisions importantes: Lorsque Monluc informe Catherine sur "la sédition fomentée en Gascogne par les officiers du roi" (BMC, 1530), elle écrit à Monluc de punir les officiers. Et quand Monluc pense qu'il faut contrecarrer le complot protestant, il ne s'adresse nullement au roi mais à la reine-mère. Ce n'est qu'après avoir approuvé la proposition de Monluc, que Catherine décide d'en informer le roi. Non seulement Catherine semble-t-elle assez puissante, elle semble également être bien au courant de tout ce qui se passe dans le

royaume. Monluc se considère comme l'informateur le plus fidèle de la reine. Mais de temps en temps – par exemple au moment où Catherine refuse de prêter attention aux avertissements de Monluc à propos du danger croissant des huguenots – Monluc suggère qu'elle est influencée par d'autres conseillers, dont certains sont protestants. Lorsque Monluc et les membres du conseil de guerre à Bordeaux ont établi un plan pour chasser les huguenots de la Rochelle, Monluc envoie son neveu à la cour pour en informer la reine – et non le roi. Or selon Monluc, le pouvoir de Catherine n'est pas illimité. La reine dit vouloir discuter de ce plan avec le conseil. Quelques jours plus tard elle renvoie le sieur de Leberon à Monluc avec le message que le conseil n'avait pas approuvé le plan. L'influence de Catherine semble se diminuer tandis que le roi Charles IX commence à s'imposer de plus en plus. Monluc souligne que c'est le roi qui l'ordonne d'aller envahir le Béarn. Or Catherine garde néanmoins quelque autorité: C'est elle qui ordonne à Monluc d'évacuer les terres de Jeanne d'Albret et de renvoyer toute son armée.

Si le côté pacificateur de Catherine n'a pas échappé à Monluc, il n'en avance qu'un seul exemple, quand il essaie de justifier le refus de Catherine de chasser les huguenots de la Rochelle. Selon Monluc, Catherine "craignoit tant de mettre les choses en trouble qu'elle n'ozoit rien remuer." (BMC, 589) En somme, pour Monluc, ce pacifisme de Catherine participe davantage de son incompetence politique que d'éventuelles objections morales.

Monluc peint Catherine donc comme une reine-mère bien renseignée, assez influente pendant les premières années du règne de Charles IX, sans qu'elle ait pour autant le pouvoir absolu. Cela dit, Monluc n'approuve pas toujours les décisions de la reine. Les hésitations de Catherine à propos de la conquête de la Rochelle, et sa proposition de diviser la Guienne en trois, sont pour Monluc même des signes de la relative faiblesse politique de Catherine.

6.5 La responsable de la Saint-Barthélemy⁸¹?

L'auteur du *Discours Merveilleux*, répand à travers son pamphlet plusieurs rumeurs sur Catherine. La rumeur la plus hardie a trait à la responsabilité de Catherine de Médicis dans le massacre de la Saint-Barthélemy. Selon le pamphlétaire, la reine-mère en est la grande responsable. Non seulement, il soupçonne la reine d'être complice de l'attentat contre

⁸¹ Pour une étude détaillée sur la Saint-Barthélemy, voir Denis Crouzet: *Le massacre de la Saint-Barthélemy – Un rêve perdu de la Renaissance*, Chroniques Fayard, Paris, 1994 ou Arlette Jouanna: *La Saint-Barthélemy – Les mystères d'un crime d'Etat*, Gallimard, Paris, 2007

Coligny. De plus, il suggère que c'est Catherine qui fait courir le bruit des huguenots conspirationnistes. Ce serait elle aussi qui demande au roi d'écrire aux gouverneurs, aux gouvernements étrangers afin de souligner l'innocence de la cour et qui impute ce massacre au de Guise. L'auteur suppose par ailleurs que Catherine a appris ce genre de stratégies criminelles "de son Machiavel"⁸² (DM, 213).

Brantôme, en revanche, adhère aux explications de Catherine. Il présente la conspiration des protestants, – indignés après l'attentat contre l'amiral – visant à éliminer toute la cour, comme une vérité bien qu'il avoue ne pas avoir été à la cour au moment du massacre. Pour lui, cette conspiration justifie entièrement la réaction de la cour⁸³.

Même si Marguerite était, elle, à la cour, elle ne semble pas plus informée sur les projets de la cour que Brantôme. Cependant ses conclusions sont très différentes. Les propos du maréchal de Rais que Marguerite cite, suggèrent l'implication d'Henri de Guise, d'Henri d'Anjou et de Catherine dans l'attentat contre Coligny. Marguerite souligne également que le coup raté de Maurevel a mis le roi Charles en un tel danger que Catherine et les autres chefs catholiques ont décidé de courir aux armes afin de protéger le roi contre les protestants. Mais évidemment Marguerite écrit ses *Mémoires* longtemps après les événements.

De même ce n'est que dans les suppléments de ses *Commentaires* que Monluc mentionne la Saint-Barthélemy. Il dit avoir reçu une lettre de Catherine, peu après le massacre, dans laquelle la reine l'informe sur la découverte d'une grande conspiration contre le roi et l'état. Monluc refuse de s'exprimer nettement sur ce sujet: "Je sçay bien ce que j'en creuz." (BMC, 835) Ce silence pèse encore sur l'historiographie contemporaine. Dans son livre sur la Saint-Barthélemy, Arlette Jouanna souligne pourtant qu'il n'existe pas de véritable preuve de la culpabilité de Catherine dans cet attentat: "Si l'on s'en tient aux textes et aux actes avérés, rien n'était la théorie de la supposée culpabilité de la reine-mère."⁸⁴

⁸² Selon Jean-François Solnon, Voltaire considère la Saint-Barthélemy comme une sorte d'hommage de Catherine à Nicolas Machiavel: "On se faisait un grand honneur alors des maximes de Machiavel, et surtout de celle qu'il ne faut pas faire le crime à demi." (p401)

⁸³ Selon Arlette Jouanna: "La Saint-Barthélemy n'est l'oeuvre ni des supposées machinations de Catherine de Médicis, ni d'un complot espagnol et encore moins d'une volonté royale d'éradiquer la religion réformée. Charles IX, estimant sa souveraineté en péril, répond à une situation d'exception par une justice d'exception." (citation sur le dos du livre *La Saint-Barthélemy – Les mystères d'un crime d'Etat*)

⁸⁴ Arlette Jouanna, *La Saint-Barthélemy – Les mystères d'un crime d'Etat*, (p112)

6.6 Un parfait courtisan⁸⁵

L'auteur du *Discours Merveilleux* brosse un portrait assez détaillé et impressionnant des défauts de Catherine. Aussi l'auteur ne considère-t-il pas Catherine comme un parfait courtisan. Brantôme, en revanche, insiste sur la splendeur de la cour de Catherine. Il souligne la fascination pour les arts de la reine-mère qui “aymoit et s'addonoit [également] à tous honnestes exercices” (BD, 347). Selon lui, Catherine développe toute une “stratégie du plaisir”⁸⁶: elle organise des bals et des combats pour apaiser et amuser le peuple et la cour. Le retour de Henri III de Pologne est célébré avec un ballet fabuleux et dans sa chambre – qui est d'après Brantôme, le coeur de la cour – Catherine fait tout le temps jouer de la musique. Brantôme souligne en outre que la reine est toujours accompagnée de filles d'honneur belles et sages – “ le célèbre escadron volant ”⁸⁷ de la reine -. Marguerite aussi fait quelquefois allusion à ces courtisanes qui semblent toujours accompagner la reine-mère. En outre, Brantôme suggère que la cour de Catherine sert de modèle pour d'autres rois, d'autres princes. Même Henri IV qui haïssait Catherine, voulait “un jour faire sa court plantereuse, belle et du tout ressemblable à celle que nostre dicte reyne entretenoit” (BDG, 400).

Marguerite fait aussi quelques allusions à la magnificence de la cour et le talent de sa mère pour organiser des fêtes. La seule chose que Marguerite se rappelle du voyage de Bayonne est la splendeur du super-spectacle que Catherine avait organisé dans l'île d'Aiguemeau. De ses noces, Marguerite ne retient que les fastes, la décoration de la cour et les vêtements riches des courtisans.

Comme Monluc n'apparaît que rarement à la cour, il ne s'intéresse guère dans ses *Commentaires* à la vie des courtisans. Cependant il est le seul qui souligne à plusieurs reprises le caractère nomade de la cour.

En somme, si presque tous les auteurs font allusion à la splendeur de la cour de Catherine de Médicis⁸⁸, Brantôme est le seul à voir en elle l'incarnation de l'idéal de Castiglione. Selon

⁸⁵ Voir Monique Chatenet, *La Cour de France au XVI^e siècle – Vie sociale et Architecture*, éditions A. et J. Picard, Paris, 2002, p 387

⁸⁶ Terme emprunté à l'article de Benedetta Craveri, *Catherine de Médicis – Les raisons de la politique*, (p47)

⁸⁷ Benedetta Craveri, *Catherine de Médicis – Les raisons de la politique*, (p46)

⁸⁸ Les historiens d'oeuvres beaucoup plus récentes soulignent aussi cette magnificence et le goût de Catherine pour les arts et l'organisation des fêtes. Par exemple Jean Orioux: “Jamais tant de tragédies à répétition ne se déroulèrent dans des décors aussi prestigieux. Catherine y contribua personnellement: elle fut architecte hors pair, entourée d'architectes et de sculpteurs de génie. Les Tuileries, un immense chef-d'oeuvre, c'était elle. Personne ne sut comme elle en France organiser une fête, régler un ballet, faire respecter l'étiquette, ordonner et composer un banquet, rénover la cuisine et même l'équitation. Dans la splendeur des palais royaux, la mort

Julien le Magnifique, la Dame de palais “ne doit pas se laisser gouverner par la volonté d’autrui, mais par la sienne propre”⁸⁹.

guettait derrière les portes et les tapisseries. Elle avait apporté avec elle un certain génie théâtral que ses fils – surtout Henri III – portèrent au zénith.” (*Catherine de Médicis*, p14-15)

⁸⁹Baldassar Castiglione, *Le Livre du Courtisan*, (p294-295)

7 CONCLUSION

De ces quatre portraits, quel serait le plus proche de la réalité? Selon Benedetta Craveri, les historiens ont longtemps cultivé l'image de Catherine, la "reine noire", telle qu'elle est brossée dans des pamphlets comme le *Discours Merveilleux*:

"Pendant longtemps on imputa [la situation désastreuse en France] à ses choix politiques, faisant de Catherine l'emblème de la faiblesse, de la duplicité, de la perversité inhérentes à la nature féminine. Une nature que ses penchants typiquement italiens pour la superstition, la croyance dans les devins et les astrologues, l'usage désinvolte du poignard et du poison, rendaient plus dangereuse encore."⁹⁰

L'auteur du *Discours Merveilleux*, qui fut très probablement un protestant, a écrit son pamphlet immédiatement après la Saint-Barthélemy pour protester contre le massacre. Comme l'auteur demeure anonyme, il peut à cœur joie attaquer Catherine. Il peint une reine noire, diabolique, cynique et machiavélique. Or le "portrait que dessine le *Discours Merveilleux* fut et reste à part. Tout s'y rapporte à la reine-mère, tout vise à en faire, dès le début des troubles, le "tyran" coupable des malheurs du royaume."⁹¹ Il est curieux que ce pamphlet diabolisant la reine soit tellement ancré dans la mémoire historique des Français et que d'autres textes composés par plusieurs auteurs ayant brossé un portrait beaucoup plus positif de Catherine de Médicis soient voués aux oubliettes. Oubliés Brantôme, Marguerite de Valois, Monluc!

L'image de Catherine que peint Brantôme dans son récit s'oppose même diamétralement à celle qu'impose l'auteur du *Discours Merveilleux*. Tout le long du récit, Brantôme loue la belle reine dévouée, aimant ses enfants, pacifique, passionnée par les arts et férue de fastes et de fêtes. Le chevalier de Bourdeilles tente d'augmenter l'autorité de son éloge en se présentant comme un témoin privilégié des événements. Il est vrai que Pierre de Bourdeilles fut un courtisan et qu'il participait activement à la vie à la cour. Or c'est là le problème: le portrait que brosse Brantôme de Catherine est une image d'Épinal avant la lettre. C'est un portrait idéalisé et qui paraît somme toute peu crédible.

Les portraits de Catherine de Médicis que brossent Marguerite de Valois et Blaise de Monluc, en revanche, sont plus nuancés. Ces portraits correspondent davantage à l'image que l'historiographie moderne reprend, selon Benedetta Craveri, au sujet de la reine:

"L'historiographie moderne a été beaucoup plus indulgente envers la veuve d'Henri II, mesurant ses actes à l'aune des choix possibles que lui offrait le contexte politique, et montrant combien était étroite sa marge de manœuvre... Catherine ne poursuivait en réalité qu'un seul objectif: préserver l'héritage de

⁹⁰ Voir Benedetta Craveri, *Le pouvoir des femmes : Catherine de Médicis, Les raisons de la politique*, (p41)

⁹¹ Nicole Cazauran, l'introduction du *Discours Merveilleux* (DM, 16)

ses enfants et sauvegarder intacte l'autorité royale...elle cherchait à toutes forces la paix... Pour cela elle était disposée à employer des méthodes tortueuses, à louvoyer, à changer sans cesse de camp, à mentir, à trahir, à tuer.⁹²

En somme, les auteurs des quatre textes que j'ai analysés, tous contemporains et tous marqués par un certain degré de subjectivité, présentent une image de Catherine selon leur point de vue. Dans son livre sur Catherine de Médicis, Jean-François Solnon présente également le portrait de la reine peint par Henri-Cathelin Davila, un historien né peu après la Saint-Barthélemy. Davila semble se faire écho des portraits dessinés ceux qui, tel Brantôme, louent en Catherine la reine vertueuse et avenante:

“[I]l se remarqua en elle un esprit poli, une magnificence royale, une humeur affable, une façon de parler puissante, et une inclination extraordinaire pour les choses grandes. Elle était avec cela généreuse au dernier point, favorable aux gens de bien, irréconciliable avec les méchants et d'humeur à ne point favoriser ni élever par trop ses domestiques. Et toutefois elle ne put si bien faire, qu'étant Italienne, sa vertu ne fut choquée par les Français et que ceux qui avaient envie de troubler le royaume, la connaissant tout à fait contraire à leurs desseins, ne lui voulussent un mal de mort.”⁹³

Ce fut sans doute lors de la nuit de la Saint-Barthélemy que tout bascula. Selon Robert Jean Knecht, Catherine de Médicis fut encore célébrée les premières années comme princesse, reine et reine-mère de France par le poète Ronsard par exemple. Il suggère que le changement de la réputation de Catherine est lié à un des moments les plus noirs dans l'histoire de la France: La Saint-Barthélemy. “[B]eaucoup pensèrent qu'elle avait prévu le massacre dès 1565, lorsqu'elle avait rencontré le duc d'Albe, premier ministre de Philippe II d'Espagne”⁹⁴. Par ailleurs, il importe de tenir compte à la fois des conditions particulières auxquelles Catherine fut confrontée en tant que veuve et en tant que femme. Les historiens modernes tels que Nicole Cazauran, Benedetta Craveri, Jean-François Solnon et Jean Orioux ont amplement souligné combien la situation dans laquelle Catherine se trouve après la mort accidentelle de son mari fut pénible et difficile:

“Pour comprendre le personnage et la vie de Catherine de Médicis, il faut la tenir toujours enveloppée et plongée dans son temps et ne pas mêler les idées du nôtre à celles qui régnaient au XVI^e siècle... Il faut nous persuader qu'il y a des comportements, des sentiments, des croyances beaux ou laids que nous ne partageons pas et que nous ne comprenons même plus.”⁹⁵

⁹² Voir Benedetta Craveri, *op.cit.*, (p41)

⁹³ Jean-François Solnon, *Catherine de Médicis*, (p405)

⁹⁴ Robert Jean Knecht, *Catherine de Médicis – Pouvoir royal-Amour maternel*, (p7)

⁹⁵ Jean Orioux, *Catherine de Médicis*, (p15)

La reine-mère dut préserver la couronne pour ses jeunes fils dans une période très mouvementée marquée par des contestations religieuses⁹⁶ et des guerres civiles.⁹⁷ De plus, Catherine était confrontée aux restrictions qu'imposa la loi salique en France. La Renaissance était une période où l'on se méfiait de femmes puissantes. Si une femme avait quelque pouvoir, elle devait, contrairement aux hommes, tout le temps prouver qu'elle le méritait: "[L]es femmes en position de pouvoir ont donc en permanence été sommées de prouver leur légitimité et leur capacité à exercer des fonctions, dont on jugeait qu'elles requéraient des qualités et des compétences estimées masculines."⁹⁸ Dans son livre *Le pouvoir contesté – Souveraines d'Europe à la Renaissance*, Thierry Wanegffelen souligne combien la Renaissance fut "patriarcale et mysogyne"⁹⁹: "Contrairement aux rois, les reines peuvent fort bien n'être pas souveraines. Régner n'entre pas nécessairement dans leurs fonctions, qui peuvent être seulement de représentation, aux côtés de leur mari et, bien sûr, de perpétuation de la dynastie de ce dernier."¹⁰⁰ Dans ces conditions s'imposer à la manière d'un parfait courtisan, d'une reine-mère pacifique et dévouée fut une grande gageure.

⁹⁶ Voir Alain Tallon, *Conscience nationale et sentiment religieux en France au XVIe siècle*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002, p 315

⁹⁷ Voir Jules Michelet, *Histoire de France – Guerres de religion*, tome IX, éditions des Equateurs, 2008, p 342

⁹⁸ Thierry Wanegffelen, *Le pouvoir contesté – Souveraines d'Europe à la Renaissance*, (p11)

⁹⁹ Thierry Wanegffelen, *op.cit.*, (p18)

¹⁰⁰ Thierry Wanegffelen, *op.cit.*, (p19)

8 BIBLIOGRAPHIE

8.1 Sources primaires:

Baldassar Castiglione, *Le Livre du Courtisan*, présenté et traduit de l'italien d'après la version de Gabriel Chappuis (1580) par Alain Pons, Éditions Flammarion, Paris, 1991, p 405

Blaise de Monluc, *Commentaires*, édition critique établie et annotée par Paul Courteault, A. et J. Picard et Cie and Editions Gallimard, Paris, 1964 , p 1591

Discours Merveilleux de la vie, actions et deportements de Catherine de Médicis, Royne-mère, édition critique sous la direction de Nicole Cazauran en collaboration avec l'équipe du Centre V.L. Saulnier, Librairie Droz S.A., Genève, 1995, p 354

Mémoires de Marguerite de Valois, édition établie, présentée et annotée par Yves Cazaux, Mercure de France, Paris, 1986, p 374

Nicolas Machiavel, *Le Prince*, Classiques Garnier, édition Bordas, 1987, traduction de Christian Bec, Paris, p 280

Oeuvres complètes de Pierre de Bourdeille seigneur de Brantôme, tome VII, Société de l'Histoire de France: Publications, Paris, 1873, p 468

Pierre de Ronsard, *Les Amours*, Éditions Gallimard, Paris, 1964 et 1974, p 447

Pierre de Ronsard, *Œuvres Complètes*, tome VII, *les Odes de 1555, les continuations des Amours 1555-1556*, édition critique par Paul Laumonier, Librairie E. Droz, Paris, 1934, p 349

8.2 Sources secondaires:

Livres:

Alain Tallon, *Conscience nationale et sentiment religieux au XVIe siècle*, Presses Universitaires de France, Paris, 2002, p 315

Arlette Jouanna, *La Saint-Barthélemy – Les mystères d'un crime d'État*, Gallimard, Paris, 2007, p 407

Denis Crouzet, *Le haut coeur de Catherine de Médicis*, Editions Albin Michel, Paris, 2005, p 636

Denis Crouzet, *La Nuit de la Saint-Barthélemy, un rêve perdu de la Renaissance*, Chroniques Fayard, Paris, 1994, p 657

Dictionnaire des Lettres françaises – le XVIe siècle, édition revue et mise à jour sous la direction de Michel Simonin, Fayard, Paris, 2001, p 1217

Jean François Solnon, *Catherine de Médicis*, édition Perrin, Paris, 2003, p 445

Jean-H. Mariéjol, *La Vie de Marguerite de Valois – Reine de Navarre et de France (1553-1615)*, librairie Hachette, Paris, 1928, p 385

Jean Orieux, *Catherine de Médicis*, Biographies Historiques, Flammarion, Paris, 1998, p 826

Jules Michelet, *Histoire de France - Guerres de religion*, édition présentée par Paul Viallaneix et Paule Petitier, tome IX, éditions des Equateurs, Paris, 2008, p 342

Lucien Romier, *Catholiques et Huguenots à la Cour de Charles IX*, librairie académique Perrin et compagnie, Paris, 1924, p 351

Lucien Romier, *Le Royaume de Catherine de Médicis – La France à la veille des guerres de religion*, tome I, librairie académique Perrin et compagnie, Paris, 1925, p 243

Monique Chatenet, *La Cour de France au XVIe siècle – Vie sociale et Architecture*, éditions A. et J. Picard, Paris, 2002, p 387

Pierre Champion, *Catherine de Médicis présente à Charles IX son royaume (1564-1566)*, Editions Bernard Grasset, Paris, 1937, p 489

Robert Jean Knecht, *Catherine de Médicis, Pouvoir royal - amour maternel*, traduit de l'anglais par Sarah Leclercq, édition Le Cri, biographie, Bruxelles, 2003, p 346

Thierry Wanegffelen, *Le pouvoir contesté – Souveraines d'Europe à la Renaissance*, éditions Payot et Rivages, Paris, 2008, p 491

Articles:

Georges Duby et Michelle Perrot, *Histoire des femmes en occident, XVI - XVIII siècles*, article de Nathalie Zemon Davis, *La femme au politique*, Paris, Plon, 1991, p 557

Benedetta Craveri, *Le pouvoir des femmes : Catherine de Médicis, Les raisons de la politique*, Gallimard, Paris, p 38 - 48

Christine Pigne «LE SOMMEIL DANS LES ODES DE RONSARD », *Camenaë*, 5, 2008 ; http://www.paris-sorbonne.fr/fr/IMG/pdf/12_Pigne.pdf, consulté le 12 mai 2010.

Films:

Sofia Coppola, *Marie-Antoinette*, e.a. Kirsten Dunst, Columbia Pictures, 2006

Patrice Chéreau, *La Reine Margot*, Isabelle Adjani, Daniel Auteuil, Miramax films US, AMLF France, 1994

Sites web :

Encyclopedia Universalis
www.etudes-litteraires.com